

LE JOURNAL DES ETUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

BAD BONN ET KILBI

L'info de demain

Transformations et enjeux dans les médias romands





FAE

15

Le bac français change

DOSSIER

Quel avenir pour l'information en Suisse et, plus précisément, en Romandie? Alors que *Le Temps* est passé sous l'égide presque exclusive de Ringier, qu'il a retrouvé L'Hebdo dans une newsroom commune lausannoise, que de nombreux licenciements ont eu lieu en son sein, que son rédacteur en chef est à présent un économiste déguisé en

journaliste, il était grand «temps» de consacrer notre dossier à l'information en Romandie et à ses perspectives futures. Vous y trouverez, entre autres, des interviews de journalistes et d'un spécialiste des médias, de quoi méditer sur le journalisme 2.0 et sur la concentration des titres de presse, et même des pistes cinématographiques sur le sujet.

04

Fabio Lo Verso et Guillaume Henchoz: interview croisée

08

Journaliste, un métier 2.0?

09

Gratuité de l'information

06

La redevance TV

Réseaux sociaux et journalisme

07

Nouveaux titres sur le marché

10

La concentration des titres

11

Le journalisme au cinéma

Génération infobèse



SPORT

24

Athlète noir et argument naturel

Le Beer Pong



CULTURE

26

Tulalu?!

Opéra de Lausanne: saison 15-16

27

Claire Nydegger, plasticienne

28

Bad Bonn et Kilbi

17

PRIX DE LA CHAMBERONNE

25

AGENDA

30

C'EST ABSURDE!

31

C'EST VOUS QUI LE DITES

SOCIÉTÉ

12

Le voyageur est un con

13

Anecdotes de voyage

Partons à Bora-Bora

14

Nos chroniques

CAMPUS

21

Les mystères de l'Unil

22

Dernier album de Marc Aymon

Les étudiants en philo lisent

23

Unilive et Balélec

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
SERVIERE CHAVE, QUENTIN TONNERRE, JULIE COLLET,
LUCILE TONNERRE, JEANNE GUYE, FANNY UTIGER,
LAURA GIAQUINTO, THIBAUD DUCRET, BRUNO
PELLEGRINO, ÉLODIE MÜLLER, JÉRÉMY BERTHOUD,
KATHLEEN VITOR, YVES DI CRISTINO, MATTEO GORGONI,
VALENTINE ZENKER, JEAN-DAVID KNUSEL, LAURENT
KUNG, ANTOINE MÜLLER, CAMILLE LOGOZ, LAURÉANE
BADOUX, PASCAL GUIGNARD

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTARIAT ADMINISTRATIF ET COMPTABLE

MATTEO KNUSEL

IMPRIMERIE

CENTRE D'IMPRIMERIE DES RONQUOZ (CIR)

N° 227
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE

T 021 692 25 90

ÉDITEUR FAE

E REDACTION@AUDITOIRE.CH

WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

REMERCIEMENTS
FRANÇOIS FELDMAN, LES GENS DU
COMITÉ DONT C'ÉTAIT LE DERNIER
NUMÉRO, CLEMENCE, OLIVIER,
MAXIME ET TOUTES LES VIEUX QU'ON VA
DÉSORMAIS REJOINDRE DANS LES
RANGS DE CEUX QUI LISENT LES
REMERCIEMENTS, IN DESIGN DE
PROLONGER AGREABLEMENT NOS
SOIRÉES DE BOUCLAGE PAR DES
PLANTAGES SUCCESSIFS, LA BIERE,
TOUJOURS, GREGOIRE POUR SON PAIN
D'ÉPICES, CHOCOLAT, ET TOUTES BANDES
DE CONS. SPREAD THE LOVE.

L'AUDITOIRE

COMITÉ DE REDACTION
REDACTION EN CHEF
SERVIERE CHAVE, THIBAUD
DUCRET

DOSSIER

QUENTIN TONNERRE

CAMPUS ET SPORT

LUCILE TONNERRE

SOCIÉTÉ

LAURA GIAQUINTO

FAE

OLIA MARINCEK

CULTURE

JEANNE GUYE

WEB ET GRAPHISME

JULIE COLLET

Bref. On se casse.

Ce sera bref. Parce que sinon on va tout de suite me reprocher de ne parler que de moi, de nous surtout, et à cause de moi on va encore raconter partout que *L'auditoire* ne fait que de se regarder le nombril – ce qui, entre nous, n'est pas totalement faux, mais bon, on n'assume pas encore totalement cet aspect de notre personnalité.

Oui, je parle de *notre* personnalité; c'est dire à quel point, après six ans de fusion intellectuelle, affective et administrative, je m'identifie totalement à ce satané journal étudiant que je m'apprête à quitter sitôt ces quelques lignes bouclées. Je pourrais faire un édito larmoyant à ce sujet, mais l'on me reprocherait d'une part ce que j'ai mentionné en ouverture dudit édito, et surtout – comme la remarque a été faite il y a peu à la rédaction par un illustre journaliste qui se reconnaîtra sans aucun doute – de ne pas rédiger un édito qui éditorialise.

De la nécessité d'une presse étudiante

Maintenant que chacun sait ce qui ne l'attend pas, attaquons le vif du sujet: la nécessité du journalisme étudiant. Récemment, une bande d'individus anonymes a pondu un demi-auditoire poétiquement baptisé *L'inaudible* et subtilement installé à la place de notre bébé de papier dans nos caissettes – peintes à la sueur de notre front et au péril de nos vies il y a maintenant deux ans. En cause: notre incapacité à «relayer» la parole des étudiants, et principalement de ceux qui «refusent que l'Université soit un lieu de production efficace de savoir à rentabilité économique». Le contenu de *L'inaudible* – ainsi que notre réponse – est disponible sur <http://auditoire.ch/inaudible>, et nous n'y reviendrons pas ici en détail.

Cependant, ces courageux anonymes ont ainsi rappelé l'importance d'une telle presse qui, au milieu de la débâcle ambiante – voir notre dossier sur le sujet – est fondamentalement destinée à survivre. Parce qu'elle échappe aux lois du marché, parce qu'elle reste le seul organe de communication indépendant sur le

campus, parce que, entre la liberté d'expression et l'anarchie totale de sa structure, tout – ou presque – lui est permis. Par conséquent, elle conserve une totale liberté d'action, de pensée et de critique. Sans vouloir lui – et nous – jeter des fleurs, son rôle, lorsqu'il est bien réalisé, s'approche de celui de service public. Et ce, non seulement sur le campus lausannois, mais également dans les autres universités romandes – la fondation récente du Collectif des médias étudiants romands étant là pour le rappeler. Plus libre que ses grands frères, la presse étudiante ne rassemble pourtant, forcément, que des amateurs bénévoles un peu tarés qui ne tiennent pas beaucoup au bon déroulement de leurs études. Sans compter qu'ils changent chaque année – à l'exception du dernier comité qui a démontré une certaine prédisposition au squat. *L'auditoire* est donc en perpétuelle recherche de l'équilibre entre la continuité issue de trente ans d'existence et le renouvellement annuel de sa rédaction.

Une presse libre rassemblant des amateurs bénévoles un peu tarés

Ce mélange peut être à l'origine de nombreux problèmes, mais c'est aussi ce qui fait son charme – tout comme le flou de son administration et de son mode de fonctionnement. Un flou fécond qui a amené le présent comité à organiser pas moins de six événements cette année – conférences, débats, projections de films, soirées –, en marge de ses tâches ordinaires rédactionnelles et administratives. Pour cela aussi, la presse étudiante est nécessaire; elle est là pour ouvrir et/ou modérer le débat, et plus généralement pour participer activement – comme toute autre association, sans en être une pour autant – à la vie quotidienne de l'université.

Dernier aspect, qui touche peu son lectorat mais qui est très, mais alors



Stefano Torres

très intéressant pour nous-petits-étudiants-principalement-lettreux-et-opportunistes, *L'auditoire* constitue une formidable formation – on apprend vite quand personne ne nous apprend, finalement – ainsi qu'un tremplin non négligeable pour tout aspirant journaliste. Ce qui vous permettra d'ailleurs, peut-être, qui sait, de retrouver les noms du feu comité 2014-2015 au bas de quelque article ou en signature de quelque reportage dans les médias des grands, des adultes, quoi, de ceux qui ne sont pas du genre à terminer leur bouclage par un barathon jusqu'à six heures du matin.

Ceci n'est donc, peut-être, qui sait, qu'un au revoir. Julie, Lucile, Quentin, Jeanne, Laura et moi-même vous tirons donc notre révérence, non sans une certaine émotion – dont les mots peinent à rendre compte. On a envisagé le *harlem shake* en plein bouclage, avec diffusion du résultat sur les réseaux sociaux, mais finalement c'était une blague. Encore une fois, vous savez maintenant à quoi vous avez échappé.

Bref. On se casse. •

Séverine Chave

P.S.: soyez gentils avec Thibaud.



«Un journalisme libre, indépendant, de qualité»

Interview avec Fabio Lo Verso et Guillaume Henchoz

ENTRETIEN • Fabio Lo Verso et Guillaume Henchoz sont journalistes. Le premier a fondé le journal *La Cité* et en est le directeur de publication. Le second a cofondé la revue *Ithaque*, dont il est le rédacteur en chef. Discussion sur les enjeux et les perspectives du journalisme d'aujourd'hui.

L'auditoire: Vous avez tous deux fondé un journal indépendant. Dans un tel projet, quelle vision du journalisme avez-vous voulu mettre en avant?

Guillaume Henchoz: En ce qui me concerne, je ne me suis jamais senti comme un chevalier blanc qui devait défendre une posture moralisatrice sur le type de journalisme à mener. Ma compagne et moi avons fondé un journal pour se faire plaisir avant tout. Il y avait une forme de frustration professionnelle, parce que nous avions beaucoup d'idées de papiers que nous ne pouvions placer nulle part, et c'est comme ça que le projet fut lancé. On nous a par la suite très vite mis dans cette posture de défenseurs d'une certaine vision du journalisme, alors que ce fut un projet très spontané. Mais nous avons bien sûr voulu appliquer à *Ithaque* une nouvelle posture et une nouvelle éthique journalistiques.

Fabio Lo Verso: La démarche de *La Cité* consiste à bâtir une nouvelle presse, dont les traits essentiels sont un journalisme libre, indépendant, de qualité. Ce journalisme ne peut être désigné comme tel que s'il est pratiqué dans une structure qui est véritablement indépendante. *La Cité* est née et a été fondée par ses lecteurs: il n'y a pas eu d'apports de capitaux initiaux par un groupe, un mécène ou une personne en particulier. C'est ce modèle-là d'une nouvelle presse qu'on essaye de faire vivre et de développer.

Et en 2015, le journalisme indépendant est-il le seul moyen de s'assurer un journalisme de qualité?

G.H.: Si on replace ça dans l'histoire économique de la presse, les journaux n'ont presque jamais été indépendants: faire un média de qualité, ça coûte de l'argent. On peut



Guillaume Henchoz (à gauche) et Fabio Lo Verso, deux journalistes qui explorent de nouvelles formes médiatiques.

prendre comme contre-exemples en France *Mediapart*, *Arrêt sur image* ou *Le Canard enchaîné*, mais sinon, tous les autres journaux de qualité s'appuient sur des structures de financement tierces, que ce soient des privés, des consortiums, de l'argent public.

Un contrat de confiance avec les lecteurs

Ce que fait *La Cité* est très courageux, mais je ne pense pas que ce soit la seule parade possible. En tant que lecteur, le plus important est d'avoir une signature et de savoir, en quelques clics, d'où vient l'argent. S'il doit y avoir un

journalisme qui doit s'établir sur un nouveau socle éthique, c'est principalement celui-ci: un contrat de confiance que les journaux établissent avec leurs lecteurs, dans lequel le financement est public et visible.

Le modèle économique traditionnel, fondé sur la publicité et les abonnements, est mis à mal – baisse des recettes liées à la publicité, baisse des abonnements et des achats dans les kiosques. Un partenariat entre lecteurs et journalistes, c'est trouver un nouveau journalisme économiquement viable?

F.L.V.: Cette idée de partenariat est bien sûr fondée sur une nécessité économique, mais elle va plus loin. Prochainement, la ligne éditoriale

stratégique de *La Cité* va être définie par les lecteurs du journal. Ici, les lecteurs sont les maîtres de la nouvelle presse. Ils la financent, mais ils la façonnent et ils la développent. C'est vraiment la clé de la nouvelle presse, et c'est cette idée que *La Cité* incarne.

G.H.: Je crois qu'il y a tout de même d'autres modèles que celui défendu par Fabio Lo Verso. Des structures d'investigation à très long terme ont été développées chez les Anglo-Saxons par exemple. On se retrouve devant de nouveaux modèles économiques émergents, une nouvelle éthique journalistique, avec une nouvelle répartition de l'argent et des nouveaux donateurs. Des riches donateurs qui soutiennent

un journal est une alternative économique qui fonctionne, mais à la condition qu'il y ait un panorama d'autres modèles également, et que le financement soit clair pour les lecteurs. L'essentiel est dans l'énoncé: il faut que le lecteur ait accès à la boîte noire.

Partagez-vous l'idée que le journalisme a un principe démocratique, en ce que c'est par des informations, révélées par les journalistes, que peut se construire un débat de société?

G.H.: Il ne faut pas oublier qu'il y a une constellation de sources d'informations: les blogs, les médias publics comme la RTS, la presse écrite offrent un panel d'opinions et d'expertise. Je crois que si on est un peu malin, on sait aller chercher de l'information, confronter des sources différentes. L'éducation est essentielle: il y a quelque chose à faire au niveau de l'école pour apprendre à lire de manière critique. Du moment qu'on a les outils nécessaires, on peut aller correctement trouver des informations.

Apprendre à lire de manière critique

F.L.V.: Je peux citer le rapport du Conseil fédéral en 2011, qui s'inquiétait des bouleversements des professions des médias, pour le rôle que ces derniers jouent dans la formation de l'opinion publique. Il y avait deux facteurs majeurs. Le premier, économique: avec le départ des annonceurs et des publicitaires, la branche n'avait pas trouvé un modèle économique de remplacement. Et le deuxième était la mauvaise utilisation d'internet, qui était une sorte de «rédaction-poubelle»: les rédactions mettaient en ligne des bobards, et vérifiaient ensuite l'information. Le Conseil fédéral soulignait que si le rôle des médias dans la démocratie n'était plus assuré, l'article idoine de la Constitution allait être trahi. Il y a eu un deuxième rapport en 2015, avec des termes un peu édulcorés, mais le constat est le même.

Comment évaluer si des informations sont conformes à un principe d'intérêt public?

F.L.V.: Je suis membre d'une fondation zurichoise, qui, la première, a posé ces critères en 2010. Il y a une chose qu'on viole allégrement, et qui est pourtant considérée comme

le dernier rempart de la démocratie, c'est la vérification: on publie sur les sites internet des dépêches avant de les vérifier. De plus, beaucoup de journaux misent tout sur le people, mais la définition même du journalisme de qualité en démocratie, c'est débattre des choses qui sont de l'ordre du changement de la loi ou des différentes utilisations de l'argent public par exemple.

En Suisse plus particulièrement, les citoyens sont amenés à voter plusieurs fois par année sur des lois, et sont donc faiseurs de lois. Le principe démocratique des médias est alors encore plus important pour garantir un débat de fond?

F.L.V.: Le Conseil fédéral s'inquiétait justement parce que les médias qui disparaissent sont ceux qui font un journalisme de qualité. Les médias qui restent commencent à démanteler l'éthique même du métier et font moins d'articles de débat. Un critère de qualité d'un journal, c'est d'évaluer la dose d'articles utiles aux citoyens pour aller voter et com-



prendre le monde autour. Cette dose se réduit aujourd'hui. Avec la crise des médias, on réduit le nombre de pages en gardant surtout les pages de divertissement, au détriment des pages politiques.

Quelles nouvelles opportunités y a-t-il pour le journalisme à l'ère d'internet?

F.L.V.: J'ai toujours prôné une collaboration entre journalistes, lecteurs à la base, universitaires et geeks, c'est-à-dire hackers dans le bon sens du terme. Ces derniers sont capables d'apporter une véritable innovation pour de nouvelles formes de narration.

En Suisse par exemple, il y a un million d'illettrés, un million de



personnes qui n'arrivent pas à lire un texte complexe. Beaucoup de personnes s'arrêtent dans le récit écrit par manque d'attention. Il faut trouver un moyen pour que la narration journalistique, que ce soit sous forme de reportages ou d'analyses, soit abordable pour tout le monde. L'innovation technologique passe par une narration qui ne soit plus seulement axée sur l'écrit comme aujourd'hui, mais intègre tous les moyens, le son, le visuel, la réalité augmentée.

Le grand patron magnat de la presse est un peu le maître du monde

G.H.: Jules Verne a déjà écrit l'histoire de l'avenir du journalisme. En 2184, le journalisme se pratique dans une sorte de monstre media center, avec des journalistes qui bossent à la chaîne et produisent de petites informations très courtes. Le gros de l'information passe par le téléphone: il y a des cabines partout, vous décrochez et mettez un peu d'argent, et ensuite vous écoutez les informations. Le grand patron magnat de la presse est un peu le maître du monde, qui juste après le champ rédactionnel du prochain journal, règle les conflits internationaux. À coups de téléphone bien évidemment, qui n'existait pas encore à l'époque. •

Quand on n'a rien à dire...

D'Albert Londres à Camus, en passant par Edward R. Murrow, nombreuses sont les figures qui inspirent les journalistes. Enquêter, mettre sa plume au service de grandes causes... Quoi de plus excitant?

En 2015, toutefois, la situation est extrêmement préoccupante et les perspectives d'avenir paraissent bien ternes pour les journalistes en herbe: licenciements massifs induisant, pour ceux qui gardent leur poste, de travailler plus vite – et moins bien, par conséquent; perte d'indépendance par la faute des grands groupes de presse qui pourrissent le marché avec d'imbuables cartels; manque de moyens pour financer enquêtes et reportages; propension à tendre vers des formats plus courts, moins étayés et, bien souvent, moins pertinents; écrire pour un lectorat d'analphabètes – ou, du moins, qui n'aime plus lire; rédiger dans le seul but de faire du clic; etc. Byzance semble bien loin, à l'instar de l'image d'Epinal qui voit le journaliste comme un pilier de la démocratie.

Certes, il y a des résistances: des médias indépendants qui se battent avec ce qu'il leur reste, des rédactions régionales qui s'échinent à exécuter au mieux les tâches qui leur incombent et des journalistes freelance qui croient encore en leurs idéaux. Il y a aussi des rédacteurs qui font simplement ce qu'on leur demande, troquant leur passion du journalisme pour un job alimentaire. Ceux-là sont victimes des vautours qui ont fait de l'information un objet de consommation comme les autres.

Ce que ces moins-que-rien n'ont pas compris, c'est que l'on fait du journalisme pour servir la démocratie et le droit de savoir. Si l'on en est incapable, autant se taire. Et, en 2015, le silence devrait nous assourdir. •

Propos recueillis par
Elodie Müller

Quentin Tonnerre

Redevance: financer ou fustiger la SSR

VOTATIONS • Le 14 juin prochain, le peuple suisse est amené à voter pour accepter ou non une révision partielle de la Loi sur la radio et la télévision (LRTV), portant sur le mode d'encaissement de la redevance. Derrière une apparente simplicité, les enjeux sont grands, de même que les moyens déployés pour convaincre. Eclairage.

«Plus simple, plus juste, moins cher: OUI à la LRTV le 14 juin 2015» – car nous ne votons pas uniquement sur les bourses d'études le mois prochain. La révision de la LRTV, Loi sur la radio et la télévision, est soumise au vote populaire suite au référendum qu'y a opposé l'USAM, Union suisse des arts et métiers. Cette organisation est proche de l'UDC (Union démocratique du centre) et son directeur est rattaché au parti. L'initiative prévoit un changement du mode d'encaissement de la redevance, soit la taxe imposée à la population pour financer la radio et la télévision publique. En Romandie, il s'agit bien sûr de la RTS, c'est-à-dire la Radio Télévision suisse – nombreux sont les acronymes dans cette affaire. Nous avons rencontré Valérie Perrin, secrétaire au Syndicat suisse des mass media (SSM) à Lausanne, pour comprendre les enjeux de la campagne.

Pourquoi changer?

Actuellement, la redevance est récoltée par une filiale de Swisscom, Billag, et s'élève à 462 francs par année et par ménage. Notons qu'il revient aux ménages disposant d'appareils de réception de s'annoncer auprès de Billag, qui est à son tour chargée d'informer la population de cette obligation, ainsi que d'effectuer des contrôles réguliers pour limiter le nombre de resquilleurs. Ce mode de fonctionnement a été jugé inconvenant et dépassé: en effet, aujourd'hui, il n'est plus nécessaire de posséder une radio ou une télévision pour profiter des programmes. Internet, devenu omniprésent à l'ère des smartphones,

le permet également, si ce n'est encore mieux, puisque podcasts et replays peuvent être consultés sur le même support. Un autre problème du système actuel est le déséquilibre au niveau des entreprises: certaines d'entre elles paient la redevance tandis que d'autres en sont exemptes, sans que l'on puisse clairement expliquer ces différences de traitement. «Actuellement, ceux qui paient 462 francs par année paient pour ceux qui ne paient pas, soit les entreprises», explique Valérie Perrin. A l'avenir, si la loi passe, toutes celles dont la recette est supérieure à 500'000 francs seront taxées, ce qui revient à dire que 75% des entreprises suisses seront exonérées et 9% d'entre elles verront leur taxe réduite. Car la révision permet, en faisant passer tout le monde à la caisse de manière systématique, particuliers et entreprises, d'amoindrir la facture annuelle à 400 francs et de supprimer la charge administrative de Billag et des foyers qui n'auront plus à s'annoncer.

Mais les premiers bénéficiaires de la révision seront éventuellement les média régionaux (et donc privés) qui disposeront de 6% de la redevance au lieu des 4% aujourd'hui. «Ces 30 millions en plus leur permettraient enfin de former leur personnel. Ça augmenterait la qualité», précise la syndicaliste.

La SSR controversée

Une mince affaire a priori. Toutefois, la campagne des antis menée par l'USAM et l'UDC est virulente, surtout en Suisse alémanique. Pourquoi dépenser tant d'argent pour un réglage administratif qui semble arranger tout le monde? Leur premier argument est la double facturation pour les entreprises et leurs collaborateurs qui paient déjà chez eux. Cela poserait effectivement problème si la redevance suivait une logique d'imposition par tête; or l'on paie par ménage, soit par lieu doté d'un accès à la radio et à la télévision. Dès lors, il semble cohérent d'inclure toutes les institutions répondant à ce critère.

L'USAM critique également la suprématie du Conseil fédéral, qui décide

Baisse de la redevance

Oui à la LRTV

seul du montant de la redevance, et s'inquiète sur la base de statistiques erronées d'une possible augmentation allant jusqu'à 1000 francs d'ici quelques années – une prédiction surprenante pour une initiative qui compte baisser les coûts. Selon eux, la redevance est un impôt déguisé, «un piège fiscal».

Enfin, les opposants s'attaquent à l'étendue et à l'emprise gigantesques de la SSR dans le paysage médiatique et économique suisse, avec ses dix-sept chaînes lui appartenant. «Depuis quelques années maintenant, la petite musique néolibérale qui domine en Suisse fait que la SSR (...) fait l'objet d'attaques très agressives en Suisse alémanique. Jusque-là, la Suisse romande était épargnée», raconte Valérie Perrin. Cette initiative, «c'était du pain béni pour l'UDC et l'USAM pour tirer sur la SSR».

Contre le service public

Il apparaît que ces reproches ne sont pas directement liés à la loi sur laquelle nous votons mais à une question de fond beaucoup plus délicate et prématurée: la légitimité du mandat de service public octroyé à la SSR et son périmètre. C'est le grand combat idéologique entre le public et le privé que l'USAM et la droite libérale amènent sur le tapis, profitant de la modification de la LRTV pour générer un

éclairage médiatique. «C'est cette idée que le privé, c'est ontologiquement mieux que le public, que c'est plus efficace, plus équitable... Ce qui est une aberration parce que ce n'est pas du tout vrai. Il y a des tas de choses que le public fait bien mieux, dit Valérie Perrin. Leur but, c'est de démanteler les services publics pour confier tout aux privés. Ça, c'est l'enjeu politique.» Les partisans du non ne défendent donc pas le statu quo, mais anticipent un débat prévu pour l'année prochaine, après que des rapports seront parus. «Il y a un groupement d'intérêt de la droite générale qui dit que la SSR doit arrêter de diffuser, c'est le rôle des privés, et juste fournir des contenus. C'est assez intelligent d'ailleurs comme idée, mais ce serait la fin de la SSR, confie la syndicaliste, inquiète. Si cette révision ne passe pas, ça donne un peu le ton: ce n'est pas très bon pour le débat futur.»

Face au problème, la SSR adopte une attitude schizophrène: «Ils ont tellement peur des attaques qu'ils ne se défendent pas. Ils font profil bas». Un climat que Valérie Perrin déplore: «Je pense qu'il faudrait non seulement réagir mais surtout prendre les devants». Une affaire à suivre donc... •

POUR INFO

La RTS appartient à la Société suisse de radio et télévision, que l'on appelle plus couramment la SSR (ou SRG en allemand). Cette entreprise dispose de l'un des plus gros mandats de service public du pays, puisque la Constitution prévoit qu'elle doit fournir des chaînes dans chacune des quatre langues nationales et des programmes dans tous les domaines (information, divertissement, sport, culture).

Nouveaux médias, nouveaux enjeux

CRÉATION DE MÉDIAS • Quelle place pour les nouveaux journaux papier dans le paysage médiatique actuel? Dans un climat de concurrence accrue, les nouveaux titres peinent à garantir une longévité sur le marché et cherchent des solutions.

Bernard Poulet, ex-rédacteur en chef du mensuel économique français *L'Expansion*, annonçait dans l'un de ses ouvrages son pessimisme pour l'avenir de la presse papier, condamnée à disparaître selon ses dires. Et pourtant, tout le monde n'est pas prêt à corroborer ses propos. Mathieu Chappuis, rédacteur en chef de *Sport Addict* – magazine sportif lancé il y a une année – conteste cette affirmation.

nouveau média en format papier, il faut savoir définir une stratégie financière et marketing solide, cerner les besoins du public et être à l'écoute du marché, comme le fait par exemple *Vigousse*, unique offre satirique de Suisse romande.

«Les premiers mois, il faut travailler à 200%»

Créer une «entreprise stable»

Il adresse un message encourageant face à l'obsolescence potentielle du papier journalistique et revalorise la place attribuée aux nouveaux titres. Pour réussir une bonne entame et permettre l'implémentation d'un

En créant une entreprise de type S.à.r.l., *Sport Addict* a su se donner de la crédibilité: «Les premiers mois, il faut travailler à 200%, il y a beaucoup de domaines à régler et il faut gérer les coûts que l'entreprise génère. Tout cela implique une

méthodologie pour réussir», explique Mathieu Chappuis. Toutefois, il n'omet pas de préciser que seule la passion permet de faire vivre le projet. Contrairement aux idées reçues, la chance n'explique qu'une petite partie du succès des grands projets. En effet, le plus important est de «se créer un réseau» et posséder – en bonus – une touche d'humilité et de... professionnalisme.

Négocier au mieux le tournant numérique

Le numérique est une épreuve primordiale pour les médias modernes. Le journalisme a en effet évolué de manière drastique avec l'avènement de nouvelles formes d'information.

Grâce aux applications mobiles et aux compléments vidéo, le numérique serait la cause de la perte de vitesse de la presse traditionnelle. Cependant, Mathieu Chappuis rappelle que les deux formes d'information peuvent cohabiter: «Le travail d'investigation ne pourra jamais mourir et le papier gardera toujours un avantage conséquent sur le numérique», ce dernier étant un complément informationnel plutôt qu'un concurrent. •

Yves Di Cristino

Génération «infobèse»

SURINFORMATION • L'information à l'ère du numérique se caractérise par sa quantité et sa rapidité. Deux dynamiques qui altèrent sensiblement les mécanismes de mémoire et la survie des mobilisations sociales.

Internet change le monde, le rapport des individus à l'information y compris. Des recherches s'intéressent à cette évolution et un lien étroit s'établit entre technologies de l'information et le concept préexistant de surcharge informationnelle.

Pour l'illustration: le web s'apparente à un robinet ouvert débitant une information en continu. Les internautes sont comme des verres qui se remplissent continuellement. Une fois le verre rempli, l'eau entre sans arrêt et provoque mécaniquement un reflux vers l'extérieur. De même, soumis à un flux continu d'information, nous en chassons une partie pour faire de la place à une nouvelle. Dès lors, nous perdons et remplaçons régulièrement l'information momentanément stockée. Les informations se succèdent donc à un rythme effréné, à longueur de journée, sans que l'on parvienne à les assimiler. Un constat sur lequel semblent converger les principales recherches sur les révolutions des technologies de l'information. On

parle aussi d'infobésité, selon le néologisme formulé par David Shenk, un des principaux auteurs sur le sujet.

Le problème n'est pourtant pas seulement la mise à mal de notre mémoire à court terme mais également notre incapacité à faire articuler ces informations éphémères en un tout cohérent. Réseaux sociaux, journaux en ligne, blogs et autres plates-formes numériques: la quantité et la rapidité du flux affectent aussi la formation et la stabilité d'une opinion publique et donc une compréhension personnelle des événements.

Internet et mobilisations sociales

Conséquence éventuelle de ce dernier constat, après la mise à mal du stockage d'information, le délitement des mobilisations sociales mérite aussi que l'on s'y attarde. Si le web a déjà fait ses preuves en tant que canalisateur de revendications sociales, il se caractérise également par l'instabilité et la vulnérabilité du consensus conquis sur internet. Le

phénomène «Je suis Charlie», à titre d'exemple, s'est dégonflé aussi rapidement que son explosion. Mais nous connaissons tous d'autres exemples de mobilisations sociales rendues possibles par le biais du web, d'Occupy Wall Street au Printemps arabe. Des millions de tweets, de likes et de partages, un élan foudroyant, y compris le nôtre... et après? Pas grand-chose, à dire vrai. L'internaute s'ennuie vite et saute d'indignation en indignation selon les circonstances. Les masses se laissent séduire par le buzz, pas tant par la cause.

L'internaute s'ennuie vite

Bref, quantité et rapidité de l'information, mais aussi qualité et liberté d'expression. Autant d'éléments qui structurent la problématique et stimulent le débat intellectuel. Vers quelles solutions? Probablement vers un tri et une classification

de l'information. Pour le moment, l'équation selon laquelle plus d'information signifie être mieux informé ne semble plus aller de soi à l'ère du numérique. Tout au plus ce scénario donne-t-il raison à l'assertion selon laquelle trop d'information tue l'information. •

Matteo Gorgoni

Journaliste, un métier 2.0?

ADAPTATION • Que ce soit au niveau du contenu ou du contenant, des changements à la fois technologiques et managériaux obligent les rédactions à se réinventer. Qu'en pensent les journalistes? Éléments de réponse à la Tribune de Genève.

Ironie du sort, ou hasard du calendrier: à l'heure à laquelle ces lignes sont écrites, les équipes du quotidien *Le Temps* déménagent de la rédaction principale à Genève. Le siège du journal se trouvera à l'avenir à Lausanne, dans une newsroom partagée avec les collaborateurs de *L'Hebdo*. La volonté de l'éditeur Ringier de rassembler les deux rédactions pour favoriser les «synergies» n'est pas nouvelle. Entre la *Tribune de Genève* et *24 Heures*, un tel fonctionnement existe depuis 2007 pour ces deux titres d'abord gérés par Edipresse, devenu Tamedia.

Il ne s'agit toutefois pas de fusion, seule une partie des pages de chaque journal étant partagée. «C'est le cas des rubriques Monde, Suisse et Economie, qui produisent 90% de contenu commun. Cela permet d'augmenter les effectifs à disposition par rubriques par rapport à la situation où chaque rédaction travaille dans son coin, explique Denis Etienne, rédacteur en chef adjoint à la *Tribune de Genève*. La qualité n'en souffre pas, bien au contraire. La possibilité de reportages augmente quantitativement aussi. De plus, il serait inutile de rédiger deux articles très similaires sur un même sujet de politique zurichoise», poursuit-il. Les pages locales, qui emploient le plus grand nombre de journalistes, restent distinctes pour répondre aux attentes des deux lectorats en termes de sensibilités divergentes.

Et internet fut

En parallèle des questions de regroupement et de rachat par des groupes de presse, les quotidiens composent désormais avec une présence active qu'ils doivent assurer sur le web. Depuis le début de l'année, les sites de *24 Heures* et de la *Tribune de Genève* ont ainsi fait peau neuve afin de proposer une «actualité augmentée» à leurs abonnés. «Le changement d'univers est total. Il y a environ huit ans, peu d'entre nous imaginaient intervenir régulièrement sur le web», se souvient Denis Etienne. Et de rappeler que la *Tribune de Genève* se définit

Lea Kloss



Le Temps et L'Hebdo emménagent dans la newsroom.

aujourd'hui comme un «titre multi-média». Principale conséquence: la démultiplication des vitesses de travail. Le responsable en dénombre au moins trois: «immédiate, journalière et à moyen terme». Un besoin d'immédiateté qui fait augmenter la cadence de publications et modifie l'organisation interne de la rédaction. Parmi les journalistes de la *Tribune de Genève*, le sentiment se confirme. L'exigence de rapidité génère un besoin de hiérarchisation toujours plus important au détriment, parfois, de la qualité des informations retenues. Une sorte de «journalisme total soumis à la dictature du temps et des délais», décrit Roland Rossier, chef de la rubrique économique.

Plus question de penser uniquement au numéro du lendemain. Il faut alimenter constamment le site internet. Les «journalistes web» se sont ainsi multipliés dans les rédactions. «Se démarquer des dépêches d'agence, penser multimédia, s'approprier de nouveaux outils pour diversifier les contenus», autant d'activités qui remplissent les

journées de Frédéric Thomasset, membre de l'équipe web. Et cela ne se fait évidemment pas sans «développer de nouvelles compétences et assurer la coordination avec les autres équipes». Ou quand la pression vient d'un lectorat pressé et avide d'instantanéité.

Malgré tout, la place accordée aux reportages et aux articles plus fouillés reste considérable autant dans l'édition papier que sur le web. Ce dernier devient dans ce cas un support aux multiples possibilités interactives et ludiques mais non moins chronophages. Des conditions pas toujours faciles à gérer mais indispensables, selon la *Tribune de Genève*. «L'apport d'une "valeur ajoutée", d'une information ou d'une analyse nouvelle est essentielle. La qualité des articles assure notre rentabilité et, par conséquent, notre pérennité», précise Denis Etienne.

Concernant le choix des sujets, en revanche, on n'observe apparemment pas de grands changements. La multiplicité des supports permet de répartir convenablement les articles. «La contrainte reste la

même: intéresser le public. Comme les lecteurs "zappent" de plus en plus, il faut être inventif et assurer la meilleure qualité possible», relève Roland Rossier.

Equilibre encore instable

Tant la nouvelle cohabitation entre «print» et «web» que les synergies apparues entre les rédactions provoquent des mutations profondes en Suisse romande. Lors d'une table ronde organisée au Salon du livre et de la presse de Genève, le rédacteur en chef de *L'Hebdo*, Alain Jeannet, a présenté la newsroom de Lausanne comme une «structure au service d'un projet journalistique». Un projet sur lequel parie également Stéphane Benoît-Godet, rédacteur en chef du *Temps*: «Nous devons miser sur la valeur rédactionnelle en ligne face aux réseaux sociaux. L'offensive collaborative 2.0 est lancée... •

Ces «gratuits» qui coûtent cher

INTERVIEW • La publicité finance en grande partie les médias. C'est parfois même la seule source de revenu. Décryptage des implications de ce mode de financement avec Olivier Voirol, sociologue des médias à l'Université de Lausanne.

Qu'est-ce qui caractérise l'information offerte par les médias gratuits?

Olivier Voirol: Précisons d'emblée que ces informations ne sont pas gratuites. Elles sont soumises à un échange marchand: nous disposons de certaines informations en échange d'une part de notre temps, de notre attention. Le média vend aux annonceurs une part de notre expérience.

En quoi un financement par la publicité baisserait-il la qualité de l'information?

C'est un processus. L'agent qui vend cette part d'attention à des annonceurs doit s'assurer

la captation de cette attention par l'audience potentielle. Cela en devient même une obsession. Pour ce faire, il s'agit de ratisser large, d'intégrer une masse de destinataires potentiels. On privilégie alors les informations passe-partout que chacun saisit d'emblée: les faits divers, la météo, les accidents, les petites énigmes ordinaires, la vie des stars, etc. Et plus la charge émotionnelle est grande, mieux c'est.

Lorsqu'elle aborde les enjeux collectifs ou politiques, cette information les lisse, les simplifie à l'excès, réduisant, par exemple, la question politique à une simple apparence, à quelques formules superficielles.

Quelles sont les implications pour la qualité du débat public?

Sur la base d'une telle information, il n'y a pas de véritable opinion à former. On peut en rire, plaisanter, se lamenter, s'amuser... Mais, fondamentalement, il n'y a pas matière à être d'accord ou pas d'accord, aucun enjeu collectif ou politique de fond n'est engagé. Le coût est donc considérable, celui de l'appauvrissement de la connaissance du monde dans lequel nous vivons et agissons et de la possibilité de former des opinions fondées à son propos.

Qu'est-ce qu'une bonne information?

Elle doit par exemple rapporter une

situation, non pas à partir d'une seule perspective réduite à une opinion ou à un jugement, mais à partir d'une variété de points de vue. C'est l'idée de recoupement des points de vue, fondatrice du journalisme depuis le XIX^e siècle. Elle doit nous permettre de savoir ce qui se joue dans notre monde, de saisir ses enjeux, ses conflits, ses orientations, dans leur richesse et complexité. Elle doit le problématiser, par l'enquête, au-delà de sa superficialité. Une telle information est indispensable à tout espace public démocratique. •

Propos recueillis par
Jean-David Knüsel

L'oiseau de malheur

RÉSEAUX SOCIAUX • Le monde de l'information et de la communication est fait de révolutions. Dernière en date, l'arrivée des réseaux sociaux enthousiasme, inquiète ou effraie; interroge en tout cas. Quels apports pour le journaliste?

Depuis le succès planétaire de Facebook, lancé en 2004, les réseaux sociaux fleurissent sur la toile. Comme pour toute nouveauté, le monde s'est divisé en deux lors de leur généralisation: les hyper-enthousiastes, qui se sont rués sur ce nouvel outil, et les sceptiques, qui ont abordé la chose avec méfiance. Les journalistes ne font pas exception à la règle. Magali Philip, journaliste RTS en charge de l'émission *Sonar* – dont la mission est précisément d'analyser l'actu sur et vue par les réseaux sociaux –, également enseignante au Centre de formation des journalistes (CFJM), constate que de manière très générale, c'est même plutôt la méfiance qui l'emporte pour le moment. Y compris chez les jeunes: «Depuis environ six mois, les étudiants en journalisme se montrent plus curieux et ouverts. Mais avant, les réseaux sociaux ne les intéressaient pas. Ils veulent tous devenir Edwy Plenel, mais ne comprennent pas que sans les réseaux, Mediapart ne serait jamais devenu ce que c'est aujourd'hui.»

#EnQuoiÇaNousIntéresse

Produit symptomatique d'une société hyper-individualiste, les réseaux sociaux permettent avant tout à chacun d'exposer sa petite vie et de donner son opinion personnelle sur à peu près tout. D'où un certain mépris de la part de ceux qui dédaignent pourtant ainsi une source non négligeable d'informations.

Car les réseaux, et principalement Twitter, sont de véritables plates-formes où l'on retrouve absolument de tout: dépêches des agences de presse, communiqués d'institutions officielles, prises de position des politiciens, articles de presse ou commentaires personnels de journalistes.

Une multiplicité de sources qui permet ainsi une richesse et une complémentarité d'informations difficilement imaginables ailleurs. Sans oublier ce rapport à l'immédiateté, précieuse dans le monde de l'actu: «Lors des inondations début mai, on a pu avoir un œil partout instantanément grâce aux photos postées sur

les réseaux sociaux. Ce qui permet ensuite de savoir où envoyer des journalistes pour réaliser leurs reportages», explique Magali Philip.

Mais les journalistes peuvent aussi exploiter les réseaux comme nouveau moyen de communication, notamment en imaginant des contenus spécifiquement pensés pour ces nouvelles plates-formes: «France Info, par exemple, utilise souvent Periscope [une application rachetée par Twitter, qui permet de suivre en streaming des vidéos réalisées en direct] lors de ses opérations spéciales», raconte Magali Philip.

Les dérives

N'oublions point, cependant, qu'il s'agit d'information pure, brute, qui n'attend que le filtre et le regard critique du journaliste qui choisit de la traiter. Car qui dit info ne dit pas journalisme, et comme pour toutes les autres, la source doit être vérifiée. Sans oublier que le monde entier n'est pas sur Twitter – un sondage d'opinion aura donc une valeur similaire à celle d'un micro-trottoir – et que derrière tout compte officiel se

cache un *community manager*, dont les communications doivent être prises avec le même recul que tout communiqué de presse officiel.

Autre danger, selon Magali Philip: «Ne faire que ça.» En somme, oublier le contenu au profit de la forme, au lieu d'imaginer les différents formats dans une logique de complémentarité: «Il faut conserver les spécificités de chaque média. Les réseaux sociaux permettent d'exploiter un format court et dynamique. Mais le web peut aussi, par ailleurs, recevoir des longs formats en y apportant de l'interactivité, comme dans le cas des web-documentaires par exemple.»

Diaboliser ou évangéliser les réseaux sociaux: deux comportements qui se révèlent donc aussi contre-productifs l'un que l'autre. A la fois source plurielle d'information et occasion d'imaginer de nouveaux contenus, ils ont beaucoup à apporter au journaliste. Pour peu que celui-ci ne l'utilise que comme un outil parmi d'autres dans sa mallette. •

Séverine Chave

Quand les monopoles pointent du nez

DIVERSITÉ • La situation peut sembler paradoxale. Alors que la Suisse compte de très nombreux quotidiens, journaux hebdomadaires et revues spécialisées, elle accuse également une concentration élevée de ces titres dans les mains de quelques-uns. Ces dernières années, le paysage médiatique de la Suisse romande a subi de profondes transformations.

L'idée n'est pas nouvelle: la pluralité des visions et des arguments appelle un débat vigoureux et opportun pour les renversements de perspective. Traiter un sujet deux fois plutôt qu'une, avoir des compréhensions différentes d'un même phénomène, aborder une thématique avec un autre axe d'analyse, tout cela participe à la mise en place d'un large cadre de contestations, polémiques et querelles d'idées. Comme principaux vecteurs de l'information, les journaux doivent par principe refléter ce spectre de regards différents sur l'actualité. Mais en Suisse, la situation semble problématique depuis ces dernières années, parce que la diversité de la presse s'amenuise.

Un éventail de médias qui se rapetisse

Aujourd'hui, deux grands groupes de presse se partagent les titres en Suisse romande. Ringier possède *Le Temps*, *L'illustré* et *L'Hebdo*. Tamedia, groupe zurichois, a intégré à ses activités le groupe lausannois Edipresse en 2009, en lui rachetant la moitié des parts. Il détient désormais *Le Matin*, *La Tribune de Genève*, *24 Heures* et *20 minutes*. En Suisse alémanique, un troisième acteur joue sur cet échiquier médiatique, la *NZZ*. A eux trois, ces groupes détiennent 85% des journaux papier en Suisse: un appétissant gâteau qu'ils se partagent.

Ringier possède désormais *Le Temps*, *L'illustré* et *L'Hebdo*

L'indice du HHI évalue sur une échelle de 0 à 10'000 la concentration des parts d'un marché donné en fonction de la diversité des actionnaires. Plus la valeur de l'indice est élevée, plus le marché est sous le contrôle de quelques oligopoles.



Tamedia et Ringier détiennent 85% des journaux papier en Suisse.

Patrick-Yves Badillo, professeur de communications et médias à l'Université de Genève, a appliqué le principe de cet indice à la presse écrite suisse: en 2012, cette dernière a un indice de 2520, ce qui la place dans la partie supérieure de l'échelle, alors qu'il était de 1137 en 2004 (*Le Temps*, 16.05.15). D'un paysage médiatique parcellé, le marché de l'information a évolué vers une agrégation plus importante des titres.

La Commission de la concurrence (Comco) a approuvé en 2009 la reprise par Tamedia du groupe Edipresse, considérant que cette fusion ne mettait pas en danger la diversité de la presse.

Plusieurs motions et postulats ont été déposés au parlement afin de mieux régler ce processus de concentration, mais ils n'ont pas eu de suite. La réponse politique à ce phénomène a donc été faible, alors même que pointe le danger de la création d'oligopoles.

Conséquences en chaîne
Un des effets pervers de la

concentration réside dans l'augmentation du taux de rentabilité. Normalement fixé à 8%, il grimpe à 15% lorsqu'un titre est racheté par un groupe de presse. Ce dernier, attendant un retour sur son investissement initial, opère en effet des coupes dans le titre pour augmenter sa rentabilité.

900 emplois supprimés de 2001 à 2009

Le taux de rentabilité fonctionne alors comme une «moulinette qui a l'effet de réduire le nombre de pages, le nombre de journalistes et les postes de correspondants à l'étranger», éclaire Fabio Lo Verso, fondateur du journal *La Cité*. Selon lui, un moratoire sur le taux de rentabilité lors du rachat d'un titre doit être introduit, afin d'éviter les pressions sur les emplois et la productivité. Il donne des chiffres effarants: de 2001 à 2009, 900 emplois de la presse en Suisse ont été suppri-

més, surtout dans les rédactions.

Mais qui dit concentration des titres de la presse écrite, dit également perte de la diversité éditoriale. La situation des journalistes se détériore en même temps que la qualité de l'ensemble de la presse suisse romande. La presse écrite locale, première touchée de ces restructurations, y perd dans la diversité de ses rédactions. «Tamedia et Ringier ont fait une offre publique d'achat (OPA) sur la presse régionale, qui ne se portait pas bien. Ils ont alors développé des sites web pour chaque titre acquis, sur lesquels ils mettent la même information, avec juste une sorte de coloration régionale, mais qui n'est pas un véritable journalisme local», explique Guillaume Henchoz, rédacteur en chef de la revue *Ithaque*. Les groupes de presse exercent une influence dans le traitement de l'information, homogénéisant non seulement les sujets mais aussi la manière de les aborder.

S'informer autrement

Des bastions d'une presse indépendante résistent toutefois. Des solutions alternatives existent et elles permettent de trouver une information moins homogène. Nouveaux journaux, sites web, médias distincts: l'éventail est large, mais à condition d'aller chercher ailleurs que dans les médias traditionnels. La profession journalistique est profondément bouleversée, mais cela permet aussi l'émergence de nouvelles formes d'information et des modèles innovants. La diffusion de l'information n'est plus l'apanage des seuls journalistes ou éditeurs: ce processus de diversification des sources peut alors constituer une forme de résistance contre la confiscation par quelques-uns de l'information. •

Le quatrième pouvoir vu par le septième art

CINÉMA • La fiction peut nous en dire tout autant sur les sujets qu'elle traite que sur la conception qu'en ont ses contemporains. Les tendances passées et présentes de la presse sont ainsi bien souvent reflétées dans ce puissant outil de communication que sont les images en mouvement. Petit tour d'horizon, bien entendu non exhaustif.

L'image du journaliste dans la fiction télévisuelle et cinématographique alterne généralement entre deux pôles: le vautour avide de misère humaine à offrir à son public voyeur d'un côté, le justicier pugnace en quête de vérité de l'autre.

Le spectacle de l'information

Nœud gordien de ces deux représentations opposées, le pouvoir que peuvent exercer sur les médias, en particulier audiovisuels, le public et les intérêts financiers, est régulièrement illustré, souvent par le biais du cynisme et de l'humour noir. Dans *Network*, pamphlet enflammé de Sidney Lumet à l'encontre de la petite lucarne, Faye Dunaway pose les choses ainsi: «La TV, c'est du showbiz. Même le journal télé a besoin d'être attractif.» Le film raconte donc l'histoire de Howard Beale, «le premier homme à avoir été assassiné parce qu'il avait de mauvais audimats». Dans une veine plus déjantée encore, le dyptique *Anchorman* nous plonge au cœur d'une chaîne d'infos dans l'Amérique des *seventies*. Parfait crétin, misogyne et raciste, Ron Burgundy, le présentateur du journal du soir, jouit d'une grande popularité grâce à sa propension à flatter les bas instincts conservateurs de ses téléspectateurs. Son absence d'exigence le mènera à créer malgré lui le concept de l'*infotainment*: «Au lieu de dire aux gens ce qu'ils *doivent* entendre, pourquoi ne pas plutôt leur dire ce qu'ils *veulent* entendre?»

Observer ou agir

La problématique de l'objectivité de la presse et du poids de ses opinions fait également partie des interrogations posées par la fiction. Sous une forme de «documenteur», *C'est arrivé près de chez vous* questionne l'implication du journaliste dans les événements qu'il couvre: suivant un tueur en série, une équipe de télévision, au départ témoin passif de ses actes, finira par y prendre part. Personnage cynique et avide de scoop, le héros de *Mad City* n'obéit qu'à une règle: «Soit tu fais partie du



drame, soit tu le filmes.» Profitant de ce qu'il se retrouve au cœur d'une prise d'otage pour couvrir l'incident de l'intérieur, il va manipuler le forcené et aller à l'encontre de la police afin de pouvoir exploiter au maximum le drame. Plus tard, il expliquera au preneur d'otages: «Tu vois ces médias dehors? C'est l'opinion publique. L'important, c'est qu'ils t'apprécient.»

Dans *Lignes de front*, Jalil Lespert incarne un reporter français parti couvrir le génocide au Rwanda. Alors que son patron lui martèle que «les journalistes ne sont pas là pour changer le monde mais pour le raconter», il est au contraire convaincu que ses images peuvent influencer sur le cours des événements: «Il faut que l'opinion bouge. Quand l'opinion bouge, les politiques s'intéressent au problème.»

Du côté des séries TV, le héros anglais de *The Hour*, en pleine crise du Canal de Suez, se voit également dire: «Vous ne commandez pas l'histoire, l'histoire vous commande!» Après que lui et son équipe ont prouvé le contraire, il revendique la subjectivité inhérente à sa conception du journalisme: «Qu'est-ce

qu'une info, si elle n'est pas personnelle?» *The Newsroom* nous fait suivre Will McAvoy, présentateur télé qui décide de quitter sa posture de centriste mou pour assumer pleinement un point de vue tranché. Comme le lui dit son directeur: «Les présentateurs qui ont un avis, ce n'est pas nouveau. Murrow en avait un et ce fut la chute de McCarthy. Conkrite en avait un et ce fut la fin du Vietnam.»

Le prix du savoir

Aux Etats-Unis, les thrillers paranoïaques des années 1970 mettent en scène les mêmes figures de héros faisant éclater la vérité et se posant en véritable quatrième pouvoir. *Les hommes du président*, qui reconstitue le scandale du Watergate, se termine sur les deux journalistes du *Washington Post* ayant révélé l'affaire, félicités par leur rédacteur en chef pour leur action: «Il n'en va jamais que des droits de l'homme, de la liberté de la presse et du pays...» Mais cette «liberté de la presse» est loin d'être garantie: la collusion entre médias et politiques est ainsi régulièrement dénoncée dans ces

mêmes récits à suspens, comme la mini-série britannique *Jeux de pouvoir* ou le film français *L'enquête*, qui retrace l'affaire Clearstream et dépeint un univers où finance, services secrets, politique et médias sont intrinsèquement liés. Plus largement, de nombreux films traitant du reportage de guerre, comme *Under Fire*, *L'année de tous les dangers* ou encore *Salvador*, témoignent d'un monde où la recherche de la vérité ne résiste que rarement à la raison d'état. De fait, *Le cinquième pouvoir* montre que l'apparition de nouveaux médias lanceurs d'alerte comme *Wikileaks* pose d'autres questions: pour Julian Assange, «le véritable engagement exige des sacrifices», mais la vérité vaut-elle vraiment la mise en danger d'individus, voire d'Etats entiers? La presse que nous montre la fiction audiovisuelle est donc indéniablement partie prenante de l'histoire, et par là de ses implications politiques et économiques. •



Le voyageur est un con

BOUGER • Vraiment? C'est certain. Tous les voyageurs sont-ils des cons? Oui, presque tous. Tous les cons sont-ils des voyageurs? Non, certains cons sont moins cons que d'autres. Beau voyageur, mon bon con, voici pour toi une condamnation du voyage.

Le voyageur est un con, on ne le répètera jamais assez. Mais qui est-il? Un gros con. Oui, mais encore? Le touriste, premièrement, est un con. Ces foules de bobets rubiconds s'échappant d'Europe pour quelques semaines estivales avec autant de fureur qu'un condamné à mort s'évadant de prison. Qu'ils sont cons, ces touristes, qu'ils sont cons, ces papas ventripotents épaulés de pulls de coton clair, ces dindes oranges trop peu habillées pour ce qu'on voudrait voir d'elles. Le touriste fuyant l'Europe, s'évadant en colonie de vacances, colonisant les littoraux de golfs, hôtels de luxe et autres divertissements pour leurs corps potelés et leurs âmes endormies.

Ils en avalent des kilomètres, les cons, mais ils ne voyagent jamais

Qu'ils sont cons aussi, ces voyageurs, ces idiots du voyage souhaitant se distinguer des touristes: je ne suis pas un touriste, je voyage, moi. Ils sont fiers, les cons, ils sont

narcissiques les voyageurs et revendiquent de ne pas faire partie de ces cons de touristes. Mais le con ne voyage plus, il circule. Il circule dans les circuits pour *backpackers* et autres paresseux du voyage. Paresseux, oui. Sans imagination, aussi. Le voyageur croit que la grandeur d'un voyage se calcule en kilomètres. Il faut aller vite, faire le plus d'activités possibles, voir le plus grand nombre de panoramas. Qu'ils sont cons. Si c'était le cas, les présidents de grandes nations vous écraseraient tous, pauvres cons. Eux, qui parcourent chaque année des milliers de kilomètres assis dans leur jet personnel. Ils en avalent des kilomètres, les cons, mais ils ne voyagent jamais. Les cons aussi pensent qu'ils trouveront un remède à leur ennui en voyageant, mais il ne vient jamais. Les paysages se répètent, les hommes se répètent, partout dans le monde. Ils sont cons, ces voyageurs ennuyés se voulant héroïques.

Peut-on voyager sans être con?

Oui, c'est possible, mais il ne faut pas être paresseux, il faut avoir de l'imagination. Sans vouloir faire un manuel à



l'usage du voyageur qui a oublié d'être con, voici quelques pistes. Le voyage n'est pas une affaire de kilomètres, de quantité ou de déplacement, c'est une histoire d'état d'esprit.

Le voyage, c'est la régénération de sa capacité à s'étonner comme un enfant découvre le monde; c'est sentir l'eau abreuver son corps et irriguer son âme comme si ce liquide se révélait à nous pour la première fois, c'est manger du pain comme si on découvrait un festin de prince, c'est plonger dans l'eau d'un lac comme un acte de renaissance, de baptême. Le voyage est imaginaire. Je

me souviens de l'histoire d'un voyageur qui voyait, devant lui, des cratères immenses et infinis, un paysage lunaire entouré d'une mer blanche et immaculée comme la peau d'une femme. Cet homme était dans sa cuisine, il mangeait des corn-flakes. Le voyage, c'est l'imaginaire et ce n'est que ça. Quant à moi, je ne voyage plus. Pour garder mes illusions, je reste chez moi, comme un con. Plus je voyage, plus le monde s'écroule et je perds mes royaumes imaginaires. •

Laurent Küng



**CHRONIQUE
SATIRIQUE**

Cent mille connards au soleil

A toi lecteur né avant 1985, ces quelques lignes ne te diront rien car nous parlons ici d'un temps que les plus de 30 ans ne peuvent pas connaître. Oui, on aime bien Charles à la rédac'.

Revenons à nos moutons, c'est-à-dire quelques années en arrière. A l'époque, vous veniez de quitter les jupons maternels et votre liberté fraîchement acquise vous donnait l'impression d'être le nouveau Chuck Norris de la boisson. Rien ne vous faisait peur, vous goûtiez à tout et surtout à n'importe quoi: les *trojkas* vertes, roses, rouges ou oranges n'avaient pas de secret pour vous. Non, on ne parle pas de versions Pokémon mais de ces boissons qui vous donnent aujourd'hui une furieuse

envie de... enfin vous aurez compris le principe.

A peine majeur et mature, c'est en tout cas ce que semblait insinuer le papier qu'on venait de vous remettre entre les mains, vous vous étiez empressé d'aller expérimenter votre nouvelle indépendance dans les hauts lieux de la débauche juvénile. J'ai bien sûr nommé Magaluf. Au programme? Des beuveries, tout simplement. Et cette perspective vous mettait dans une telle joie! La semaine, ou les quinze jours pour les plus

téméraires d'entre vous, s'était résumée ainsi: plage, alcool, boîte...le tout dans un ordre très approximatif, il faut l'avouer. A y repenser, claquer une telle somme pour des vacances dont vous préféreriez oublier les quelques bribes qu'il vous reste... Il y a plus passionnant comme séjour.

Mais qui sait, peut-être que de voir des Anglais courir (ou plutôt tituber) à poil dans les rues, pourchassés par des gorilles, plus communément appelés videurs, méritait le détour. Il est vrai que la scène

ne manquait pas de comique. Ou peut-être préféreriez-vous voir leurs compatriotes féminines trébucher en string sur leurs échasses, ou était-ce un short? Quoi qu'il en soit, le voyage aura été instructif en vous apprenant qu'il existe encore une colonie anglaise en Méditerranée et qu'elle est peuplée de bêtes sauvages qui auront à tout jamais détruit en vous le mythe du gentleman à la Jude Law. •

Lucile Tonnerre

Voyage: le meilleur du pire

ANECDOTES • L'été approche, les vacances aussi. Pour vous, *L'auditoire* a récolté les meilleures (ainsi que les pires) histoires de voyages: de la préparation au retour en passant par toutes ces petites choses qui peuvent se passer entre deux.

Yves Engetschwiler

Cet été, grand départ le 1^{er} juin, je vais prendre la route à vélo pour un nouveau voyage qui va m'emmener sur les routes d'Allemagne, du Danemark, de la Norvège, de la Finlande, de la Suède et de l'Autriche. L'objectif est de rejoindre le cap Nord, point le plus septentrional d'Europe, uniquement à la force de mes jambes.

Utilisant les moyens de logement tels campings, couchsurfing, auberges de jeunesse ou bivouac sauvage, je profiterai ainsi de rencontrer un maximum de gens et de partager un moment de leur quotidien et leur culture.

Vous pourrez suivre mon voyage sur le site <http://www.deraillleur.ch>

Pierre Rossetti, le 11 novembre 2013 à Tbilissi en Géorgie Le plus glauque?

Je crois que l'épisode de l'alcoolique épileptique dans un hostel humide et froid dans les caves d'un supermarché peut mériter ce titre.

Langue juste pas coupée en deux après une crise dans le salon commun, du sang partout sur la moquette, on arrive quand même à ne pas marcher dedans en longeant les murs. Et l'infirmier qui nous demande de rester avec pour traduire ce que le malheureux a à dire. Enfin, déjà qu'on ne parle pas le géorgien, je crois qu'il a beaucoup de mal à prononcer de toute façon.

Pierre Rossetti, le 4 février 2014 à Belo Horizonte au Brésil Le plus torride?

Encore dans un hostel, cette fois-ci dans une ville sans grand charme et donc peu touristique. Nous amenant à un dortoir presque vide. Des fourmillements dans les jambes au milieu de la nuit, qui reprennent après un changement de position? Non, non, non, ce n'est pas normal. Effort sur-humain pour ouvrir les yeux et découvrir un vieux pervers à moitié sous mon lit en train de me caresser la jambe. Bref, suite à mon désaccord, il finira son bonheur aux toilettes qui se trouvent à environ un mètre et demi de mon lit.



Pour suivre les aventures de Pierre autour du monde : <http://wt-backpacker.jimdo.com>

Boris Marchand, été 2014 à Kos en Grèce

Le plus glauque? (bis)

Un cadavre allongé sur la plage... le torse bombé comme pas permis (poumons remplis d'eau après une noyade).

Christine Juchler, en 2012, à Alaverdi au nord de l'Arménie Le plus inattendu?

Perdue ne sachant ni parler anglais, ni russe, ni arménien, cherchant avec

difficulté un bus pour me ramener à Yerevan. C'est finalement une dame qui appelle son frère, professeur d'allemand, pour me trouver un taxi. Ne jamais sous-estimer l'importance de l'allemand.

Christine Juchler, en 2015 à Yerevan en Arménie

La plus classique?

Aéroport de Zvartnots. Un gars qui me demande si je cherche un taxi, je monte, lui donne un billet de 20'000 dram (la course en coûte 5'000). Le gars prend le billet, ferme la porte, tape sur le toit et hop le taxi démarre. Total aéroport – centre-ville 40.– fr. au lieu de 10.– fr.

Christine Juchler, en 2010 à Krk en Croatie

La plus surnoise?

Arrêt dans un supermarché, on passe à la caisse. On regarde de plus près le ticket de caisse. La caissière avait tipé une bouteille d'alcool fort à 40.– fr. sans qu'on le voie. (dégoutée)

Coco Mess à Occho Rios en Jamaïque

Le plus surprenant?

Se faire réveiller à 2h du matin par quelqu'un qui frappe à la fenêtre de l'hôtel... Ça fait flipper! Puis tu réalises que c'est la patronne de l'hôtel qui vient te proposer un kiwi!? On en a ri pendant longtemps, mais sur le moment... On a vachement hésité à lui ouvrir la porte.

Céline Baconnier, octobre 2014 sur la Route 66

Le plus beau?

Prendre la route sans savoir où aller, n'avoir que l'Ouest comme destination et prendre la liberté de s'arrêter n'importe où m'a grisée comme jamais. Les panoramas sont incroyables alors que les kilomètres s'accumulent, que les heures s'égrènent et que les fuseaux horaires changent.

Nina Kactus, le 16 mai 2015 sur le tarmac de New York City, Amérique du Nord

Avant de partir pour un long périple, il y a l'excitation, l'impatience. Mais il y a aussi la peur de se perdre. Pas sur la terre non, mais dans l'univers. De plonger trop au fond de soi et ne pas savoir en revenir. Peur du retour, de ne plus reconnaître les siens. Oublier le lien, se faire oublier de ses amis. Revenir et être déconnecté de sa famille. Ne plus savoir comment vivre ici. Comme Bilbo, rentrer seul d'une riche aventure, avec un trésor qu'on ne peut partager.

Collectées par
Laura Giaquinto, Julie Collet



Sexons!

Un orgasme à la plage

Quand la température monte, notre libido augmente. Le sexe en vacances: mode d'emploi.

Lorsqu'au chaud tu partiras, L seul ou accompagné tu seras. Quoi qu'il adviendra, copuler dignement tu pourras tant que ces conseils tu suivras.

Femme, un maillot de bain deux pièces à ficelles tu porteras. Homme, du slip de bain tu t'abstiendras.

La journée, du soleil tu te protègeras, car avec moult coups de soleil copuler tu ne pourras pas.

Après avoir gagné la partie, avec ta proie tu t'isoleras

Avant de partir en piste, un mojito à base de gingembre et de fraises tu commanderas. Ta vigueur te le rendra. En le sirotant, ta proie tu repèreras. Subtilement, une partie de «beach» strip-poker tu lanceras (les cartes tu n'oublieras pas). Après avoir gagné la partie, avec ta proie tu t'isoleras.

Les hot spots

Les endroits exotiques tu oseras, mais les règles élémentaires de la décence tu respecteras (cf dans



les latrines et les lieux publics fréquentés tu ne copuleras pas). Respectueux et prévoyant tu seras (cf une serviette de bain à portée de main tu auras). Dans le sable tu ne te rouleras pas et ainsi démangeaisons et brûlures tu éviteras. À te protéger tu penseras, car positif tu ne reviendras pas. L'huile solaire sur le préservatif tu n'appliqueras pas. •

Barbara de la Chantilly



Multilingue

O paese do mare

Quand'un' pens'a Napul', pense subbet' o' sole, a' pizza, o' sfaticament' e a' malavita.

O' nome suoj er' Paleopolis prima d'ess' rinomata Neapolis re' Grec'. Fin allor' Napul' è semp' stat' na città de core De core pecc'hé chi ce ven' s'innammore. E' Spagnuol', e' Francis', e Normann', l'Arabe...tutt' quant' sann' nammuarate ro paese do mare. Mill' vot' conquistat', Napul' nun'è sul' addore e mare com' o' dice Pino Daniele, Napul'è addor r'eternità. Eterna pecc'hé pur' si pass' o' tiemp', a napoletanità riman' e a sape tutto o munno.

Pe' chill' ca ven a Napul', prim' ver' forse e' cart' nderr' e pens'che fa schif. Ropp' pero s'accorg' ca' città è nada cos'. Na cos' chiù bell' e assai chiù partecolar'. S'accorg' ca' gent' ten' o' sorris' pur' sinun ten nient' anz'. Se sab' ca'

vit' nunn'è perfett' ma c'e sta semp' sta fiduci' a San Gennar' e sopratutt' a' sciolt. Si se pens' e' belle cos', se pens' subbet' o' mangià. O' mangià si co sapimm' fa. O' cafè, a pizz', a pastiera e sopratutt' a' sfugliatell'. Sta sfugliatell' pe' chill' carriv' è na scoperta. Na scoperta particolare pecc'hé ropp' ca chill' s'aspettav' sul a pizz' e o limoncell', scopre ca ce sta sta tradizione super raffinata. E allor' magari capisc' ca nu sta nda nu post' qualunque, ma nda nu post' e contradizion'. E si pecc'hé Napul'è tutta na contradizion'. Ce sta a' malavita, e pur' a' gent' è generos'. Ce sta o smog, è pur' se sent' na dolcezz' nda l'aria. •

Laura Giaquinto



Itsi bitsi tini ouini tout petit petit bikini...

C'est bientôt l'été. Qui dit été dit vacances, dit soleil, dit plage... et bikini. Seulement, cela n'a pas toujours été le cas. Que portaient nos aïeules à Capri avant que ne débarque ce fameux petit deux-pièces?

En 1960, le bikini n'en est qu'à ses premières apparitions en bord de mer. Et la jeune fille au «tout petit petit bikini» que chantait Dalida, loin de faire la mijaurée, craint en fait le jugement des commères alentours ou de tonton Philibert.

Créé en 1946 par le Français Louis Réard, le bikini fait alors scandale. Si bien que tous les mannequins refusent de le porter, et que seule une strip-teaseuse accepte de défiler. La pudibonderie a atteint la société occidentale et sa découverte des

vacances balnéaires, mais elle n'est pas universelle. Il reste des représentations antiques de Grecques ou de Romaines vêtues de maillots similaires à ceux que l'on porte aujourd'hui.

Le tout petit bikini se popularise de Miami Beach à Santa Barbara

Pourtant, au tournant du XX^e siècle, la mode n'est plus au nombril exhibé. Les tenues de plage s'apparentent aux dessous habituels, ne dépassent pas la mi-cuisse et l'on n'hésite pas à garder chaussures et chaussettes. Le tissu se rapetisse et épouse progressivement les formes, jusqu'à l'apparition du deux-pièces, popularisé dans les années 1940, dont le bas doit impérativement cacher le nombril. Dans les années cinquante, le bikini se montre petit à petit en bord de Méditerranée. Brigitte Bardot marque les esprits en le portant

à Cannes en 1953, non sans retentissement. Se développe alors l'image de la pudique Américaine en opposition aux indiscretes Européennes. Pour peu de temps pourtant puisque progressivement, *thanks to Marilyn*, le tout petit bikini se popularise de Miami Beach à Santa Barbara.

L'histoire se poursuit dans les *seventies* avec son petit frère, le monokini. Aujourd'hui, libre à chacune de porter ce qu'elle souhaite lorsqu'elle fait bron-zette, du free du frifri au burkini. •

Fanny Utiger



Le bac français change, les critères d'admission également

Certain-e-s membres de la communauté universitaire auront certainement entendu parler des nouveaux critères d'admission sur bac français. Suite à différentes interpellations provenant de sections au sein de son assemblée des délégué-e-s ainsi que d'articles à ce sujet, la FAE s'est réunie avec la direction de l'Unil le 27 avril afin de discuter cette question.

Dès la rentrée 2015, les étudiant-e-s détentrices et détenteurs d'un bac français pourront accéder à l'Université de Lausanne avec une moyenne de 10, à condition qu'il s'agisse d'un bac S ou L avec option mathématiques. Les bacs ES ne seront plus reconnus. Ces nouvelles règles seront valables pour tout diplôme entrepris après 2012. Ces nouvelles exigences se durcissent d'un côté, en excluant le bac ES des diplômes

reconnus, tout en s'assouplissant, la moyenne requise étant désormais de 10 et non 12.

Nous avons donc demandé à la Direction d'expliquer les raisons derrière cette décision, sachant que certaines universités en Suisse n'ont pas adopté ces nouvelles exigences. En réalité, ces nouveaux critères d'admission proviennent des recommandations de Swiss Universities (anciennement CRUS), qui fixe des critères sur tous les diplômes étrangers afin de s'assurer que ceux-ci correspondent à une maturité suisse, qui se veut généraliste. Suite à la réforme des bacs français, le bac ES ainsi que le bac L sans option mathématiques ont été jugés trop peu généralistes pour correspondre à une maturité suisse. L'Université de Lausanne a, par conséquent, suivi les recommandations des experts de

Swiss Universities, ne souhaitant pas s'y substituer, contrairement à d'autres, comme par exemple celles de Genève et Lucerne, qui ont choisi de maintenir les anciens critères d'admission. Ces universités, ainsi que celle de Neuchâtel, qui accepte les bacs ES mais sous condition de réussir un complément de formation dispensé à l'interne, représentent une anomalie dans le paysage de la formation en Suisse. Demander une moyenne supérieure à celle requise pour réussir sur un diplôme étranger en particulier et non sur d'autres ne compense pas les éventuelles inadéquations du bac français par rapport à la maturité suisse en terme de cursus. L'Unil offre également une proposition non disponible ailleurs en Suisse, à savoir les examens préalables, permettant d'entamer un cursus à l'âge de vingt ans déjà, sans

passer par un examen de maturité. L'Unil continue par conséquent ce qu'elle fait désormais depuis longtemps, à savoir suivre les recommandations de swissuniversities. Le fait de procéder ainsi permet à l'université de résister aux différentes demandes des filières qui ne coïncident souvent pas et d'ainsi éviter des phénomènes de concurrence entre ses facultés en maintenant ses critères uniformes au sein de l'institution, afin de ne pas devoir trancher de manière quasi arbitraire sur différents diplômes. •

Marc Wuarin

📎 Débat sur les bourses d'études

Lundi dernier, 11 mai 2015, vous avez peut-être eu la chance de voir débattre notre recteur Dominique Arlettaz ainsi que Benoît Gaillard, président du Parti socialiste lausannois, opposés à Cristina Gaggini, présidente romande d'EconomieSuisse et Mathieu Blanc, vice-président du Parti libéral-radical vaudois, au sujet des bourses d'études. Modérés par Nasrat Latif, rédacteur en chef de La Télé, ils ont discuté de l'initiative de l'Union des étudiant-e-s de Suisse pour une harmonisation des bourses d'études, soumise à la votation le 14 juin prochain. Celle-ci a soulevé des questions comme le « problème » du fédéralisme, le coût de la mise en œuvre mais aussi le respect de l'égalité des chances et le manque de main d'œuvre qualifiée. Ce débat, organisé par la Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE) en collaboration avec d'autres associations a été une réussite à plusieurs niveaux.

Tout d'abord, nous avons reçu de très bons échos du public, qui a aussi démontré son intérêt lors de la séance de questions. Mais cet événement a aussi et surtout été une belle

collaboration entre les associations estudiantines du campus comme il en existe peu. En effet, pas moins de 11 associations, à savoir la Fédération des Associations d'étudiant-e-s de l'UNIL (FAE), le Comité HEC Lausanne, le Comité Science Politique (COSPOL), l'Association des Etudiant-e-s en SSP (AESSP), l'Association des Etudiants en Droit de Lausanne (AEDL), l'Association des étudiant-e-s en Lettres (AEL), l'Association des étudiants en sciences des religions (AESR), l'Association des étudiant-e-s en théologie (AETH), l'Association des étudiant-e-s en biologie (LAB), l'Association des étudiants en médecine de Lausanne (AEML) et l'Association des étudiants de l'EPFL (AGEpoly) ont soutenu cet événement et ont permis une organisation sans faille en un temps record. C'est donc au nom de la FAE que j'adresse un grand merci à toutes les personnes qui se sont impliquées et ont collaboré.

A refaire! •

LS



Comité HEC



Comité HEC

L'engagement politique des étudiantEs à l'Université

POLITIQUE UNIVERSITAIRE • L'engagement politique à l'université souffre, à l'image de l'engagement public, d'un déficit de vocations. Deux raisons peuvent expliquer partiellement cet état de fait : la méconnaissance du fonctionnement de l'UNIL et la remise en question de l'efficacité de ce type d'investissement.

Cela peut apparaître comme un élément connu, néanmoins, il convient de le rappeler, l'Unil et ses différentes facultés ont pour ambition de fonctionner de manière démocratique. Autrement dit, l'institution dispose d'un certain nombre d'instances telles que le Conseil de l'Unil (parlement de l'université), les Conseils de facultés (parlements des facultés) ainsi que les différentes commissions afférentes où les membres du corps étudiant sont représentés.

L'Unil ambitionne de fonctionner de manière démocratique

Lorsque l'on entend parler de la représentation politique à l'université

pour la première fois, au-delà de la surprise relative à son existence, l'une des premières interrogations venant à l'esprit consiste à se demander si ce type d'investissement impacte de manière réelle la vie étudiante. La question n'est autre que de savoir si les différentes fonctions au sein de ces instances politiques de la faculté ou de l'université permettent à celles et ceux qui les exercent de participer au processus de décision de manière concrète et non purement symbolique.

Des dossiers importants

Après quelques semestres d'activité, il convient de reconnaître que ces craintes, bien que légitimes, sont en grande partie infondées. Bien entendu, les étudiantEs n'ont pas les pleins pouvoirs. Cependant, le travail sur des dossiers aussi

importants que la préservation de la session d'examen du mois d'août, les conditions d'accès à l'examen préalable de l'université ou encore la double taxation des inscriptions tardives, rappelle la nécessité de faire connaître ces instances de délibérations d'une part, mais également de promouvoir avec force l'engagement et l'effectivité de ce dernier en leur sein.

Engagez-vous!

Au moment où ces lignes seront publiées, le délai de candidature pour devenir membre de la délégation étudiante au sein du Conseil de Faculté pour la prochaine législature sera écoulé. Néanmoins, il est rare que l'ensemble des sièges soient pourvus d'emblée. Dès lors, n'hésitez pas à prendre contact avec la personne responsable de ces instances

auprès de votre association. De plus, l'ensemble des postes en commissions, dont celle traitant par exemple de l'enseignement au sein de votre filière, sont à repourvoir en début de chaque année académique.

Au vu de ce qui précède, je ne peux que vous encourager à vous engager au sein de fonctions représentant une charge de travail tout à fait soutenable pour une influence certaine. •

Antoine Müller

Coordinateur politique de l'AESSP
Représentant étudiant
au Conseil de Faculté SSP

antoine.muller.1@unil.ch

Abonnez-vous !

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Informations à retourner à
abogratuit@auditoire.ch

ou à

*L'auditoire - bureau 1190
Unil, Bâtiment Anthropole
1015 Lausanne*



Prix de la Chamberonne

2^e édition

PHOTOGRAPHIE • Le dimanche 3 mai dernier, *L'auditoire* a eu l'honneur de remettre les Prix du Jury ainsi que l'exceptionnel Prix du public aux heureux gagnants de son concours photographique de la Chamberonne. Co-organisé avec le festival Fécule, ce dernier avait pour thème: *Le rire jaune*.

Si chaque année, *L'auditoire*, journal des étudiants et des étudiantes de l'Université de Lausanne, organise le Prix littéraire de la Sorge, ce n'est qu'en 2013 que le comité lance un concours mettant en jeu le second élément du journalisme: la photographie. Le nom de ce prix était déjà tout trouvé, Chamberonne, comme la deuxième rivière qui traverse le campus de Dorigny.

Suite à cette première édition, qui avait remporté un certain succès avec 35 participants et à une courte pause en 2014, le concours a été relancé cette année. Co-organisé en partenariat avec le festival Fécule autour du thème du *Rire jaune*, cette deuxième édition a réuni 24 photographes. De plus, cette année, le Prix de la Chamberonne s'est dédoublé proposant un Prix du public qui résulte d'une première sélection de photographies exposées dans le foyer de la Grange de Dorigny. Durant tout le festival culturel universitaire, musiciens, comédiens, spectateurs ou simples amateurs de *Crockus* du bon Docteur Gab's étaient invités à voter pour la photo de leur choix.

C'est également au sein du foyer de la Grange, à l'occasion du souper canadien de clôture du Fécule, que *L'auditoire* a eu l'honneur de remettre



UN JURY ENTRE HISTOIRE, ACTUALITÉ ET ART

Afin de départager les concurrents, un jury touchant à plusieurs aspects de la photographie est venu prêter main forte à **Marie Feihl**, directrice du festival Fécule et **Séverine Chave**, co-rédactrice en chef de *L'auditoire*. Les photos primées ont été choisies par:

Olivier Lugon, professeur ordinaire à l'Unil en section de Cinéma et spécialiste de l'histoire de la photographie.

Sébastien Féval, responsable photo de *24 Heures* et ex-photographe de presse.

Mehdi Benkler, photographe.

les Prix du jury et du public aux heureux gagnants. De manière générale, il a été privilégié les images qui n'essayaient pas d'illustrer le thème du *Rire jaune* trop littéralement ni de faire une dissertation autour de cette expression.

Le jury a décerné le troisième prix à *La poule aux œufs morts* de Margaux Bula, qui a séduit pour son aspect «pris sur le vif» et son adéquation à la fois grinçante et littérale au thème. Le deuxième prix est revenu à *La Chimère* de Ludovic Rime. Cette image a frappé par sa composition, la subtilité de la présence du jaune, et son aspect à la fois beau et terrifiant. Quant au grand gagnant du concours, ou plutôt gagnante, il s'agit de Fanny Utiger pour sa photographie *Rire à moitié vide*, en phase avec l'ambiguïté fondamentale du rire jaune.

Le Prix du public a, quant à lui, été déterminé le jour même, suite au décompte de vos votes. Trois des images exposées à la Grange ont remporté un certain succès, à savoir, *Le soleil souriant* de Maria Sole Maimone avec sept votes, *Le rire du lion* de Mattia Fassora avec neuf votes et finalement *Petite soirée entre amis* de Justine Grespan avec

treize votes! C'est donc Justine qui remporte le Prix du public. Sa photographie reprenant la composition de la Cène appliquée à une situation plus que contemporaine a visiblement touché nombre d'entre vous. *Petite soirée entre amis* a, par ailleurs, été saluée par le jury pour sa mise en scène et son idée, mais considérée comme trop peu originale pour monter sur leur podium.

Nous remercions tous les participants et participantes d'avoir pris part à cette deuxième édition du Prix de la Chamberonne. Nous saluons leur courage et leur imagination face au *Rire jaune*, thème complexe à illustrer de part sa fugacité. *L'auditoire* se réjouit de vous retrouver lors de la prochaine édition! •

Julie Collet, Kathleen Vitor





Premier prix: *Rire à moitié vide*

Fanny Utiger

«Elle est fameuse, cette formule du verre à moitié vide et du verre à moitié plein. Ici c'est pareil: vous verrez sur ce visage une bouche hilare ou des yeux qui se froncent. Car qui rit jaune, si sa bouche rit, peut rarement laisser ses yeux mentir. Ce n'est qu'à celui qui le regarde de le comprendre ou non. Et pour ma part, j'y vois donc, un rire à moitié vide.»

L'instant biographique

Du haut de son mètre soixante et de ses dix-neuf ans, Fanny écrit vaillamment dans *L'auditoire* depuis près de deux ans mais est surtout étudiante en deuxième année de français et d'histoire. Peut-être la voyez-vous parfois, ses lunettes sur le nez, boire beaucoup de café à l'Anthropole. Elle aime la politique et assume totalement d'écrire dans un «journal de gauchistes». Passionnée par les livres, la musique et la danse, elle ne sait pas vraiment pourquoi elle a participé à ce concours photographique (peut-être parce que ses supérieurs l'y ont obligée)... Il en reste qu'elle a quand même travaillé de bon cœur à ce projet. Elle a donc convié sa petite sœur à une séance photo improvisée, et passé quelques heures sur des logiciels de montage gratuits, pour le résultat que vous pourrez apprécier ci-dessus. •

Cela nous a plu parce que...

En phase avec l'ambiguïté fondamentale du «rire jaune», la superposition d'images produit ici un trouble relancé à chaque visionnement, nous faisant hésiter entre le sourire et le renfrognement, la surface et la tridimensionnalité, visage humain et créature inconnue.

Si souvent les superpositions ne gagnent pas les concours, c'est généralement qu'elles sont mal agencées ou produisent un effet *cheap*. Il est tout à fait rare et exceptionnel d'en voir une qui fonctionne ce qui a également compté dans le choix de primer cette photo. •



Deuxième prix: *La Chimère* Ludovic Rime

«Le rire jaune est une chimère. Il est une mise en scène où je me voile sous un masque d'artifices. Cacher quoi? Mes tressaillements: peine, honte, douleur. Or la contradiction interne est trop forte. Elle me tord. Je fléchis. Rester alors décente, grand sourire, il saura mentir. Déjà tout le reste s'estompe. Surtout détourner les yeux, les fermer, ils ne peuvent supporter la même indécence. Le corps se crispe sous un rictus malhonnête. Tant pis pour les larmes. C'est bien vrai que je ris. Rien apparaître, tout paraître.»

L'instant biographique

Dans un carnet que ma mère me remit récemment, j'appris mon premier mot : *titta*. C'était un samedi, celui du 10 octobre 1987. Le mot signifie «regarde» en suédois. Depuis, une primauté du regard sur les mots. Je me sens mal à l'aise avec ces derniers, trop précis ou imprécis, âpres à prononcer. C'était tout dit, ce premier mot encourageait définitivement à les délaisser. Cultiver donc le regard vers l'autre, sur le monde. Puis, par la photographie, voler au temps des moments qui m'importent. Je veux te posséder. Une violence à laquelle le temps se refuse. Comme le fou qui tente de saisir l'air avec ses mains, le moment s'est déjà évaporé, transformé. La photographie en est une image imparfaite, mais elle conserve l'intention du regard. *Titta med mig*.

Pour « Le rire jaune », le point de départ fut le paraître. Je voulais que la photographie soit elle-même une mise en scène, écho au drame intérieur du personnage. •

Cela nous a plu parce que...

Une image qui a frappé par sa composition et son adéquation parfaite au thème. Il y a quelque chose de très cru dans cette photo, et à la fois de beau et frappant. Le texte l'accompagnant a également séduit (même si ce n'était pas forcément le but que le texte serve trop l'image). Au final, l'image reprend un peu la superposition du rire et du regard noir, mais en faisant apparaître les deux expressions directement sur le même visage (et non par surimpression). •



Troisième prix: *La poule aux œufs morts* Margaux Bula

«Comme chaque matin, je vais chercher les œufs au poulailler. Je trébuche, un œuf tombe, il se casse, le jaune se répand sur le sol. Une poule accourt aussitôt et picore frénétiquement l'œuf qui quelques instants auparavant se trouvait encore dans son organisme. Prise d'un rire nerveux devant cette scène quelque peu cannibale une question existentielle me revient à l'esprit: «To be or not to be» (Hamlet) (!)»

L'instant biographique

Née dans un petit village de la campagne vaudoise en 1991, Margaux Bula a finalement quitté ses poules et ses chèvres pour commencer à 18ans une formation à l'école cantonale d'art du Valais, (ECAV). Durant ses trois années de bachelier elle expérimente, la peinture, le dessin, la sérigraphie, la sculpture, la gravure, la vidéo mais aussi la photo...! •

Cela nous a plu parce que...

Bien que moins parfaite dans sa composition que les deux autres (et encore, elle reste relativement bien construite, et ce d'autant plus qu'elle a de toute évidence été prise sur le vif), elle a séduit par son adéquation à la fois grinçante et littérale au thème. La «bouche» réellement remplie de jaune, la poule cannibale provoque un certain malaise, qui provoque à son tour un rire jaune chez le spectateur. •



Mystérieuse université

Brèves

MYSTÈRES • La dixième édition des *Mystères de l'Unil* a lieu les 30 et 31 mai. L'occasion de découvrir de façon ludique le monde académique pour qui n'en est pas (ou pas encore).

C'est sur une proposition d'Unicom que sont organisées, il y a dix ans de cela, les premières portes ouvertes de l'Université de Lausanne. Pensant d'abord plus aux « experts » qu'aux « mystères » de l'unil, on monte un petit campement académique devant l'Amphimax où chaque faculté a sa tente. L'idée qui coordonne l'ensemble des activités y est la même qu'aujourd'hui: les visiteurs sont appelés à mener l'enquête. La toute première fut celle de la recherche des causes de la mort du « Chevalier de la Sørge », gisant centenaire dont on retrouva le tombeau. Plusieurs milliers de personnes s'affairent ainsi à cette enquête, permettant le premier succès des futurs *Mystères de l'Unil*.

La durabilité est mise à l'honneur

Dix ans plus tard, la formule a considérablement évolué. Ce ne sont plus trois ou quatre milliers de personnes qui sont attendus comme nous l'indique Marc de Perrot, en charge des *Mystères* depuis leurs débuts, mais une dizaine, en incluant la présence de classes secondaires vaudoises pendant la semaine qui précède le week-end principal. Ils déambulent entre vingt stands, dont la majorité est installée à l'intérieur et trois dans la forêt de Dorigny. S'ajoutent à cela huit visites de laboratoires et deux conférences, animées, l'une par John Howe, l'autre par Benoît Peeters. Les professeurs Alain Boillat (Section de cinéma), Dominique Bourg (Institut de géographie et durabilité) et Marc Attalah (section de français) y prennent également la parole.



Des affiches à l'esprit *fantasy* ont été placardées aux quatre coins de la ville.

Sensibiliser à la durabilité

Howe et Peeters ne sont pas là par hasard. Respectivement dessinateur et scénariste, ils sont invités dans le cadre d'une collaboration avec la Maison d'Ailleurs, le tout s'insérant dans le thème du *fantasy* qui anime l'ensemble des *Mystères*. Au-delà, c'est aussi la durabilité qui est mise à l'honneur cette année. « C'est un des axes stratégiques du rectorat, il fallait aborder ce sujet car il est inscrit dans le mandat de la direction », précise Marc de Perrot. Puisque le principe des *Mystères* consiste à articuler mise en scène et recherches, à faire comprendre des enjeux scientifiques par un biais ludique, le monde du *fantasy* a été choisi pour illustrer cette problématique. Il a donc été question d'intégrer un maximum de domaines de recherches dans cette sensibilisation à la durabilité. La réflexion sur les mondes en est la clef: les enfants découvrent des univers différents et de multiples rapports au monde, ce qui leur permet d'appréhender le leur autrement. Un effort important est fait pour qu'aucune faculté ne soit en reste. Les activités articulent ainsi sciences de la vie, sciences humaines et sciences plus dures, qu'aucun participant

n'évitera s'il veut résoudre l'énigme principale.

De bons retours

Si l'Université de Lausanne ouvre ses portes, c'est avant tout pour démystifier le monde académique. Les contribuables découvrent alors ce pour quoi ils paient, et se voient expliquer tout ce qui se trame à l'Unil. Par la même occasion, c'est un combat contre la reproduction sociale. On y montre que chacun peut étudier à l'université, et qu'importent plus la motivation et les possibilités intellectuelles que l'origine sociale. La venue des classes y joue un grand rôle puisque de nombreux enfants demandent à revenir lors du week-end. Si l'on ne peut malheureusement pas mesurer l'éventuel avenir académique des participants aux *Mystères*, les réactions immédiates témoignent pourtant du succès de l'événement: soucieuse de son impact, l'organisation des *Mystères* a organisé avec FORS des sondages en 2011, lesquels ont permis de réunir 96% d'avis positifs. •

Fanny Utiger

Un hélicoptère pour l'EPFL

Dès le mois de juin 2016, l'EPFL accueillera un hélicoptère à côté du Rolex Learning Center. Cofinancé par le Swatch Group et le fonds pour les crédits d'installation des professeurs de l'EPFL, l'hélicoptère sera principalement utilisé pour l'accueil des invités lors des conférences internationales organisées au Swiss Tech Center. Largement plébiscité par le corps professoral, le projet avait été initialement mis en suspens à cause de son coût, cinq millions de francs tout de même.

Les travaux de construction devraient débuter à l'été 2015 afin de ne pas déranger les étudiants durant la préparation de leurs examens. •

LG

Error 404: Women not found

L'AGEPOLY a de merveilleuses idées, comme par exemple celle de créer un Tinder® tout spécialement réservé aux étudiants de l'EPFL: Polynder. Si elle est pour l'instant disponible sur leur propre intranet, l'application sera bientôt téléchargeable aux formats iOS et Android. Ce qui d'ailleurs rend le projet de la réserver aux epliens bizarrement réalisable... On peine honnêtement à trouver une véritable utilité à ces mignonneries. Enfin, sûrement pourra-t-on en rire, c'est déjà ça. •

FU

Littérature fin-de-semestre

O toi qui lis ces quelques lignes n'aie pas peur De la fin de l'année ni de tes professeurs, Qui seront j'en suis sûre indulgents et blagueurs, Face à tes copies blanches, tes sourires enjôleurs. Plus sérieusement, pose cet Auditoire, Rend toi à la Banane et n'oublie pas de boire Au possible de l'eau sans quoi trop de déboires, Te colleront au dos comme bière à tes doigts. Lève-toi, étudiant, bouge-toi, crois en toi! •

FU

A déguster *D'une seule bouche*

NOUVEL ALBUM • C'était en décembre 2012: *L'auditoire* rencontrait un Marc Aymon timide dans son blouson en cuir, sur le point de sortir son troisième album. Près de trois ans plus tard, il a troqué le blouson contre la veste chic et sa réserve contre une belle assurance.

C'est peut-être un truc de Valaisan; toujours est-il que, depuis le tout début, Marc Aymon a toujours su s'entourer des meilleurs. Son quatrième album, verni fin avril à Sion, rassemble Stéphane Reynaud, Fred Jimenez, Alexis Asnérielles et Thomas Semence. Une sacrée équipe composée au culot: «J'ai ouvert des pochettes et j'ai regardé qui avait joué sur tel ou tel album. Je ne connaissais personne. Mais c'est ce que j'aime: quand les gens n'ont aucune raison de dire oui, et que tu dois essayer de convaincre.» C'est là que le charme de Marc opère – tous ont dit oui, du premier coup. Et ça crée des liens: «Un projet est intéressant quand il devient un point de départ. Quand les gens se rappellent ensuite parce qu'ils ont aimé travailler

ensemble.»

Laissant pour la première fois à un autre – Alexandre Varlet – le soin de composer les textes, Marc Aymon a concentré ses efforts sur la musique. Et celle-ci s'éloigne des sentiers empruntés par le chanteur auparavant: calme, fluide, serein, le son de ce dernier disque est unique, cohérent, et dessine une forme de fresque musicale emplie de plénitude, faite de nappes de synthés, de voix et de guitares mêlées. Un son qui doit beaucoup à Yann Arnaud, en charge du mixage, qui bénéficie d'une expérience accumulée aux côtés Syd Matters, Air ou Phoenix.

Mais peut-être est-ce dû aussi aux différents endroits qui ont marqué l'album: «Un lieu déteint sur ta musique», affirme Marc Aymon. Pour *D'une*

seule bouche, c'est d'abord la Bretagne, où ont été composées la plupart des chansons. «On est partis avec Alexandre Varlet dans cette immense maison. On allait manger des huîtres, se balader, chercher son fils à l'école. Et, entre les deux, on composait.» Trois sessions, complétées par une quatrième à Saint-Saphorin, qui ont donné naissance à douze morceaux.

Puis c'est le studio de la Frette, à Paris, qui les a immortalisés. Une bâtisse de maître située en périphérie de la capitale française – un lieu formidable, avec un jardin où les oiseaux chantent. «Ce studio, c'est un salon. Il y a une cheminée, une collection de vinyles qu'on écoutait le soir, des hauts plafonds avec des dorures, un jukebox... et puis c'était l'été, il y avait les

oiseaux, le soleil, les barbecues... c'était un truc de fou! Une sorte de colonie de vacances incroyable», se souvient Marc.

Des oiseaux qui ont tant marqué l'oreille du musicien qu'il a voulu leur donner le mot de la fin: *D'une seule bouche* s'achève sur leur chant. Mais les notes de Marc Aymon et de son équipe continuent encore longtemps à creuser leur chemin dans nos têtes. •

Séverine Chave

Non, Marc Aymon n'est pas sur le campus. Nous n'avions juste plus de place en culture... cet article n'a en effet pas grand-chose à faire ici.

Au cœur: le texte

PHILO • Les lundis soir, au cœur de section, des étudiants mordus de philo se réunissent et proposent leur propre séminaire: *Les Étudiants en philo lisent*. Curieux de savoir ce qui se trame si tard après les cours, nous sommes allés à leur rencontre.

Décus par le manque d'attention accordée aux textes fondamentaux au profit de l'affrontement de commentaires ou thèses représentatives d'une pensée unique, un groupe d'étudiants de la section de philosophie a décidé de remédier à ce qu'ils ressentaient comme une «incapacité technique». Pas facile d'imaginer une solution constructive et indépendante à la fois; mais elle a fini par s'imposer sous la forme d'un séminaire parallèle qui tente à la fois de combler les lacunes et d'offrir par la même occasion un cadre d'étude libre à toute personne intéressée.

Philosophie à la carte

Jamil Alioui, étudiant en master et l'un des cofondateurs du séminaire, explique que c'est la conjonction de deux facteurs principaux qui a conduit à cette initiative: d'une part, l'absence d'un cours général d'histoire de la pensée qui faciliterait l'entrée dans les études philosophiques; d'autre part, l'envie de mettre en commun

des savoirs que les étudiants amassent au cours de leurs études individuelles sans jamais avoir l'occasion de les partager. De ce double constat est née l'idée d'ouvrir ce que Jamil définit comme «une fenêtre d'expression de problématiques liées à des champs de travail personnels», qui permettrait également de se familiariser avec les sujets les plus divers de la philosophie. Avec un calendrier qui évolue au gré des intérêts et des spécialisations des participants, *Les Étudiants en philo lisent* cherche donc à proposer un parcours anachronique mais varié de la philosophie qui poserait les enjeux de base de la discipline.

Du travail assidu et passionné

Au sein de ce séminaire, l'objectif visé par les participants est la «confrontation *in situ*, brute avec le texte». S'il s'agit bien d'un espace convivial et ouvert à tous, *Les Étudiants en philo lisent* revendique des séances de travail sérieuses et

régulières. Le but n'est pas de venir faire un échange d'opinions mais de discuter de fruits de travail, le tout dans une ambiance sereine et studieuse. Entre prise de notes, questions et réflexion collective, le séminaire ne dépareille à première vue pas beaucoup de ceux intégrés au cursus académique. Mais on prend peu à peu conscience de la différence lorsqu'on s'aperçoit de la liberté avec laquelle la parole circule entre les participants. Passant de l'écoute attentive aux réactions plus ou moins véhémentes, la discussion semble se modérer d'elle-même.

Au final, l'enjeu des *Étudiants en philo lisent* est simple: entraîner et montrer une capacité à penser par soi-même, allant de pair avec un enrichissement mutuel par du partage de connaissances. Si l'on devait supposer une quelconque affirmation politique à leur démarche, ce serait celle-ci: «on avait juste envie de faire de la philo». •

Camille Logoz



Unilive

Pour la 3^e fois, nous avons attendu le 30 avril avec impatience. A 17h tapantes, la musique résonnait sur la place de l'Internef. Retour sur une soirée étudiante pas comme les autres.

Si *L'auditoire* y tenait un bar avec Zelig, nous avons également pris le temps, entre deux bières, de parcourir le festival afin de nous imprégner de son ambiance.

Unilive se prépare longtemps en avance par l'association constituée d'un comité de 23 membres issus des différentes facultés de l'Université de Lausanne. Un travail de l'ombre dont le premier signe visible est le *trailer* que nous attendons chaque fois avec une irréfutable impatience. Quant au soir même, c'est près d'une centaine de bénévoles qui participent à l'événement. Culturel, gratuit, plateforme de libre expression musicale, comme le démontre l'Unilive One Time Band ou encore le tremplin gagné à Zelig par South Gate et Ephyra, Unilive est purement étudiant. «C'est sympa de venir voir jouer ses potes», relève d'ailleurs une étudiante lorsque nous l'interrogeons avant de s'étonner: «Cela fait seulement trois ans que le festival existe, mais ça tourne bien et ça prend de l'ampleur.»

Depuis sa première édition, le festival attire de plus en plus de monde et évolue dans sa structure. Aussi, cette année, s'est-il enrichi de divertissements hors-concerts, les stands de nourriture se sont déplacés sur le petit parking de l'Anthropole et des navettes TL ont été mises à la disposition des festivaliers jusqu'à 1 h du matin.

Le temps gris puis la pluie n'ont découragé aucun des plus de 7000 visiteurs qui ont foulé le sol du campus ce 30 avril. Sa taille humaine, le travail de son staff, la présence d'amis toutes facultés confondues, la bière du Docteur Gab's et les concerts mémorables sont les ingrédients qui font d'Unilive une réussite. L'herbe n'est définitivement pas plus verte ailleurs. •

Julie Collet



Retrouvez la galerie photo sur notre site.
© Julie Collet



Balélec

Il paraîtrait que tout a une fin, c'est le cas du Balélec ancienne génération. La cause de ce changement? «Under One Roof», le seul et l'unique a encore frappé.

Des milliers d'étudiants privés de leur mythique lieu de festivités pour nourrir l'ambition d'un petit nombre. Mais ce n'est pas ici le propos et nous l'avons traité moult fois déjà. Chacun attendait donc anxieusement de découvrir le nouveau festival que les organisateurs avaient concocté. A ce sujet, nous tenons à dire un grand bravo à ceux qui sont parvenus à bouleverser une organisation rodée depuis des années, ce qui a dû relever du casse-tête chinois. Mais si la fête a su rassembler son monde, l'avis général reste pourtant mitigé. Peut-être que ce détail n'en aura pas marqué beaucoup mais la disparition des scènes intérieures aura, sans doute, été le plus grand crève-cœur de la soirée. Du côté des festivaliers, les réactions étaient, elles aussi, nuancées: déçus de la réduction d'espace mais satisfaits de l'ambiance estudiantine unique du festival, qui a su garder son charme. Cependant, au terme de la soirée, on était rassuré. Paraît-il que le nombre de chaussures perdues devant la grande scène n'a pas diminué. Ce qui confirme que les traditions ont perduré. De quoi redonner chaud au cœur. •

Lucile Tonnerre



Pour plus d'articles au sujet du festival, rendez-vous sur notre site.



Athlète noir et argument naturel

Vive le beer pong!

RACISME • Les arguments qui cautionnèrent la traite négrière ont, depuis lors, bien peu évolués. Au XX^e siècle comme aujourd'hui, ils servent dorénavant une même cause: l'explication naturelle de la domination des athlètes noirs dans quelques disciplines athlétiques.

Ces quelques lignes sont nées d'une discussion de bistro, un soir de match entre le Bayern et le Barça. Comme quoi le sport mène à tout, notamment au bistrot – je vais me faire taper sur les doigts. Bref, ce soir-là, autour d'une bière, on discute histoire et sociologie du sport. De fil en aiguille et de mousses en mousses, l'épineuse question de l'inné et de l'acquis est abordée, rapidement rejointe par celle de l'explicativité des caractéristiques ethniques dans les performances sportives: comment expliquer la suprématie séculaire des athlètes noirs dans les épreuves de sprints? Dans les courses de fond? Et surtout: traiter ces questions avec les arguments de la nature ne revient-il pas à réitérer les erreurs du passé? Celles-là mêmes que nous a enseignées l'histoire?

Aux origines: la physiognomonie

Au XIX^e, une méthode censée comprendre les caractères psychologiques grâce à l'apparence physique connaît un succès grandissant: on l'appelle la physiognomonie. L'un de ses plus fervents défenseurs est le docteur César Lombroso, fondateur de l'école italienne de criminologie. En 1887, dans son ouvrage *L'homme criminel*, Lombroso soutient, sur la base de l'étude de 350 crânes et de 3839 criminels, que les instincts animaux de «l'Homme sauvage», caractérisé par ses nombreux tatouages, le conduisent à plus de «monstruosité». L'homme criminel, qui partage de nombreuses caractéristiques avec cet homme primitif décrit par Lombroso, est, de plus, doté d'une extraordinaire agilité. Dans le même temps, la craniométrie démontrait l'irréfutable suprématie intellectuelle de la «race blanche» sur la «race noire» par la forme des crânes. Les jalons de l'usage raciste de l'anthropologie physique étaient posés.



Jesse Owens, quadruple champion olympique des Jeux de Berlin 1936: «Une merveille de la nature» pour le quotidien sportif *L'Auto*.

Le stade: un laboratoire géant

Or, que remarque-t-on lorsque l'on étudie de près les représentations au sujet des athlètes noirs cinquante ans plus tard, par exemple lors des Jeux olympiques de Berlin 1936? Owens, Woodruff et d'autres champions noirs sont sujets aux mêmes aberrations racistes. Dans la presse française, nombreux sont les journalistes à présumer que les Noirs ne s'imposent que dans les disciplines où l'aspect tactique n'a pas un poids prépondérant et qu'ils ne savent pas signer eux-mêmes les autographes. En somme, on mène contre eux des campagnes visant à les faire passer pour «abrutis». En outre, les performances de ces athlètes sont expliquées grâce aux arguments naturels. Selon M. Waitzer, «professeur des sports» allemand, la construction anatomique du corps noir, et notamment «l'angle formé par la cuisse et les os du bassin», serait à l'origine d'un travail des muscles plus rationnels. Ces théories seront réduites en poussière par les études de W. Montague Cobb, spécialiste américain de l'anthropologie physique, qui

examina Jesse Owens à l'issue des Jeux. Étrangement, ses travaux n'eurent que très peu d'écho et d'autres études s'affairèrent à les décrédibiliser.

Aujourd'hui comme hier...

Aujourd'hui comme hier, les mêmes explications naturalisantes sont sans cesse rabâchées quand un athlète noir court le 100m en moins de 9'80" ou quand un Ethiopien remporte un marathon. Aujourd'hui comme hier, des chercheurs s'évertuent pourtant à montrer la primauté des déterminants sociaux lorsqu'il s'agit d'expliquer la suprématie des athlètes noirs dans certaines disciplines athlétiques.* Aujourd'hui comme hier, au bistrot et ailleurs, on fait la sourde oreille. Sans doute faut-il crier encore plus fort. •

Quentin Tonnerre

*Lire SCHOTTE, Manuel, «Réussite sportive et idéologie du don. Les déterminants sociaux de la «domination» des coureurs marocains dans l'athlétisme français (1980-2000)», *Staps*, 2002/1 no 57, p. 21-37.

Arrivé tout droit des Etats-Unis, ce nouveau sport se fait une place sur le campus.

Le beer pong (ou bière-pong pour les Académiciens) est un sport à boire dérivé du tennis de table. Le but du jeu est de lancer une balle de ping-pong à la main sur une table dans le but de la faire atterrir dans l'un des dix verres à l'autre extrémité. Celui qui reçoit une balle dans l'un de ses verres se voit alors obligé de boire le contenu (habituellement 10cl de bière). La première équipe ayant éliminé tous les gobelets de son adversaire a gagné.

Equipement

Le bière-pong se pratique autour d'une table de jeu de 240cm x 60cm x 80 cm. Pour chaque partie, les joueurs seront munis de quatre balles de ping-pong et de vingt-deux Red Cup's 16 oz (les fameux gobelets rouges américains que vous avez tous vus dans les films!).

Installation du jeu

Chaque équipe dispose de dix gobelets. Ils sont placés en triangle, la pointe dans la direction de l'équipe adverse. À droite du triangle de jeu doit être disposé un onzième gobelet rempli d'eau afin de permettre le nettoyage de la balle à chaque lancer.

Engagement

L'«eyes to eyes»! Les deux équipes tirent en même temps dans les gobelets de l'équipe adverse, le tout en se regardant dans les yeux. La première équipe qui mettra la balle dans les gobelets adverses débutera le jeu. Le contenu restant dans les gobelets de l'équipe gagnante est habituellement donné à l'équipe perdante comme lot de consolation. Santé! •

Laura Giaquinto

Sur le campus

Événement	Lieu	Date
Vision 50/50 - vers l'égalité entre les femmes et les hommes à l'Unil!	Anthropos Café	le 2 juin à 16h
L'énigme rediffusion d'une série bien connue:	<i>Cauchemars en bibliothèque</i>	de mai à juin
Le Marronnier du mois de juin: la p'tite cuite post-exas	De préférence sur une pelouse en début de soirée, au-dessus des toilettes au petit matin	de juin à septembre
Rentrée académique	Universités, écoles polytechniques et HES	le 14 septembre

En ville

Événement	Lieu	Date
Foodtruck Festival	Place de la Riponne	le 28 mai
33 ^e Journée lausannoise du vélo	Chalet-à-Gobet	le 31 mai
Tulalu!? Rencontre avec Etienne Barilier	Bibliothèque municipale de Lausanne	le 1 ^{er} juin à 19h
Votations populaires & anniversaire de Séverine	Place de la Louve	le 14 juin
Conférence de l'artiste Kader Attia	Musée cantonal des Beaux-Arts	le 18 juin à 18h30
Fête de la musique	En ville	le 21 juin
Nuit des Images	Jardins de l'Elysée	le 27 juin
Vernissage de l'exposition «Violences»	Musée de la Main	le 30 juin dès 18h30
Anniversaire de Thibaud	Peney-le-Jorat	le 3 juillet
44 ^e Festival de la Cité	En ville	du 7 au 12 juillet
Opéra <i>Il Barbiere di Siviglia</i>	Arène d'Avenches	du 7 au 17 juillet
Athletissima	Stade de la Pontaise	le 9 juillet
Fête nationale	Suisse	le 1 ^{er} août
Bataille – Far° Festival des arts vivants	Nyon	du 12 au 22 août
For Noise Festival	Pully	du 20 au 22 août



44^e Festival de la Cité
du 7 au 12 juillet
Lausanne

Comme l'année dernière et pour la même raison – à savoir les travaux subis par le Parlement vaudois –, le 44^e Festival de la Cité se déroulera à plusieurs endroits en ville et dans une moindre mesure sur la traditionnelle colline médiévale. Une formule qu'il maintiendra jusqu'à la fin de la rénovation, soit en 2017.

Le Festival de la Cité, c'est du théâtre, de la musique, de la danse et des arts visuels programmés gratuitement pendant une semaine. Cette année, les spectacles tout public, entre 16 et 20 heures, auront lieu dans une nouvelle zone à Sauvabelin. Les concerts de musique actuelle seront à nouveau ancrés sous l'arche du Pont Bessièrès et à la Friche du Vallon, où les festivités continueront dans la nuit. Entre deux, durant le «prime time», de nombreux spectacles seront proposés en des lieux disséminés dans la ville. Nous retrouvons également la formule des Midi, théâtre! dans des restaurants du centre-ville, de quoi savourer davantage son plat du jour – à condition d'avoir réservé.

La programmation ne sera pas dévoilée avant le 3 juin. Tout ce que nous pouvons vous révéler, à l'heure actuelle, est qu'il y aura une grande fête de clôture le dimanche 12 juillet sur la Place de l'Europe, de 21h30 à 00h45. Il s'agira d'une installation proposée par des artistes newyorkais basés à Barcelone. Sans trop en dire, voici quelques éléments qui constitueront ce show musical: des DJs, un animal gigantesque, des lasers, un écran géant, des jets de lumières dans le ciel et un champignon sur lequel le public devra appuyer. De quoi éveiller les curiosités. •



Des écrivains bien d'chez nous

LITTÉRATURE • À part Joël Dicker, quel auteur romand et contemporain seriez-vous en mesure de citer? Présentation de Tulalu!?, une association qui se consacre à promouvoir l'actualité de la scène littéraire locale.



Réunis par une passion commune de la littérature et l'envie de la partager avec un public plus large, les membres du comité de l'association Tulalu!? proposent chaque mois une rencontre autour de textes et en présence d'un auteur suisse romand. La lecture, performée par un comédien et éventuellement agrémentée d'intervalles musicaux, est suivie par une discussion modérée par l'animateur attitré de l'organisation. Ces moments se veulent conviviaux et ont pour but de créer un pont entre «ceux qui tiennent la plume et ceux qui tournent les pages». Carole Dubuis, présidente de l'association, explique que Tulalu!? espère rapprocher auteurs et lecteurs par un double mouvement: en valorisant le métier d'écrivain et en faisant «redécouvrir par la proximité» le plaisir de lire,

grâce à une approche alternative des textes qui met en relation les divers acteurs de la scène littéraire (c'est-à-dire également les libraires, les éditeurs, les traducteurs, etc.).

Tout un programme

Soucieux de proposer un programme aussi varié que possible, les organisateurs prévoient aussi des soirées spéciales orientées vers une thématique particulière et incluant un plus grand nombre d'intervenants. À cela

viennent encore s'ajouter leurs nombreux partenariats avec des festivals et institutions littéraires locales, tels que le Salon du livre ou La Nuit de la lecture. Pour Carole Dubuis, «c'est surtout à travers de nouvelles collaborations et de nouveaux concepts de soirée que l'on peut faire vivre la littérature romande différemment».

«Faire vivre la littérature romande différemment»

Appel à participation

Afin de permettre à l'association de grandir et de continuer à diversifier son activité, le comité est à la recherche de nouveaux membres pour l'aider dans ses tâches de programmation, communication ou

autres. Dans le courant des prochains mois, Tulalu!? souhaiterait entre autres étendre sa présence à tous les cantons francophones et inaugurer de nouvelles collaborations, toujours dans l'idée de toucher un public aussi varié que possible. L'association apprécierait tout particulièrement la participation d'étudiants, susceptibles d'apporter un nouveau regard et d'aider ainsi au développement de nouvelles idées. •

Camille Logoz

Ne ratez pas le dernier rendez-vous Tulalu!? de la saison! Avec Etienne Barilier, le 1er juin 2015, à 19h, à la bibliothèque municipale de Lausanne.

Une nouvelle saison surprenante

ART LYRIQUE • L'Opéra de Lausanne a dévoilé sa programmation pour la saison 2015-2016. Décryptage des données et avis sur les opéras, spectacles et concerts de la maison de l'avenue du Théâtre.

Parmi les quatre opéras programmés, trois s'inscrivent dans la période romantique: Rossini revient avec *La Cenerentola*, accompagné de *La fille du régiment* de Donizetti. De l'autre côté des Alpes, c'est le *Faust* de Gounod qui résonnera à Lausanne. Le quatrième opéra, *Ariodante*, s'inscrit quant à lui dans la période baroque, et il est à espérer qu'il convaincra autant qu'*Alcina* de Haendel, également donné il y a trois ans.

Hélas, pas de Mozart à l'affiche cette année – malgré les succès consécutifs de *Le Nozze di Figaro* en 2014, *Die Entführung aus dem Serail* en février dernier et *Die Zauberflöte* qui se jouera en juin, complète depuis plusieurs mois. Si la maison passe à côté d'une recette si efficace, c'est pour laisser place à la surprise. Etonnons-nous en effet de la présence de *My Fair Lady*! Peu habituel pour une maison d'opéra, mais après tout, qu'est-ce qui

différencie réellement une comédie musicale d'un opéra? Le débat est ouvert.

Qu'est-ce qui différencie réellement une comédie musicale d'un opéra?

Les mamelles de Tirésias, de Poulenc, promet également un joli dépaysement: son livret est probablement plus loufoque que l'œuvre entière des Monty Python. L'opérette sera suivie d'un ballet, *La gaité parisienne*, dansé par le Ballet Béjart Lausanne. Une formule qui intrigue fortement, mais comme le ballet s'inspire d'Offenbach, il sera sans doute aussi opérettesque que la première partie.

En ce qui concerne les concerts, le

baroque prévaut, puisqu'il en caractérisera deux sur trois avec *Le Messie* de Haendel et un pot-pourri de Bach, Fischer et Muffat. Le troisième sera dédié au violon à l'opéra: il s'agira en fait d'un récital d'airs d'opéra de toutes les époques adaptés au violon.

Mais encore

La route lyrique reprendra les chemins romands en juin et juillet 2016 avec *La belle de Cadix* et ses yeux de velours. Le jeune public pourra quant à lui découvrir l'opéra avec *L'enfant et les sortilèges* de Ravel. La saison sera complétée par deux productions de ballet: le Mikhailovsky Ballet de Saint-Petersbourg d'abord, sur des musiques de Schubert, Debussy et Pärt, puis The Dance Factory dans un *Carmen* de Bizet remanié. Parmi les musiciens, pas d'Olga Peretyatko cette année, mais quelques têtes connues quand même. Parmi celles-ci,

Alexandre Diakoff, qui viendra à plusieurs reprises. Celles et ceux qui se souviennent de l'*Artaserse* de Vinci sous la direction de Diego Fasolis en 2012 seront heureux de voir qu'il dirigera *Ariodante*, avec notamment le ténor Juan Sancho, qui avait chanté dans des représentations internationales de l'*Artaserse*.

L'innovation privilégiée

La surprise est de mise dans cette programmation: peu d'opéras au sens classique du terme, une comédie musicale, un ballet intégré à une soirée opérette et deux productions de ballet. Sera-t-elle aussi percutante, décoiffante, enflammée et conviviale que les affiches qui sont apparues à Lausanne le promettant? Rendez-vous l'année prochaine. •

Pascal Guignard

Métiers d'art du terroir

De l'art poétique

DESSIN • Le regard ouvert sur le monde, Claire Nydegger est une artiste aux multiples facettes. Auparavant galeriste, elle enseigne aujourd'hui à la Haute Ecole d'ingénieurs et d'architectes de Fribourg et édite ses propres livres d'artiste. Mais tout a commencé par le dessin, un voyage à Rome, et une rencontre avec Dante Alighieri.

Claire Nydegger est une artiste suisse de 55 ans qui vit à Saint-Prex, enseigne à la HES de Fribourg et a exposé dans des galeries en Suisse comme à l'étranger. Formée à l'école des Beaux-Arts de Lausanne, l'artiste se dit émerveillée par le monde et la culture. La littérature étant également une passion – elle a d'ailleurs hésité avec des études en lettres –, elle a réussi à lui accorder une place de choix dans son travail, comme source d'inspiration ou comme composante importante de ses œuvres. Toujours prête à relever des défis, elle revêt volontiers différentes casquettes, dirige sa propre galerie, collabore à la scénographie d'un opéra, ou photographie. Elle définit son travail avant tout comme un acte de poésie. Son parcours, jusqu'à ses derniers livres d'artiste, montre sa sensibilité pour les poèmes, anciens et contemporains, qu'elle illustre par le dessin et la gravure.

Une deuxième maison: Rome

Le début de sa carrière commence en 1986 avec un séjour d'une année à l'Institut suisse de Rome. Curieuse de ce que la ville allait lui apporter, elle décide de s'en imprégner par le dessin, moteur dans son travail.

Cependant, un obstacle vient se placer systématiquement entre elle et les monuments qu'elle observe: la foule. La jeune artiste décide alors de la dessiner. Cette présence humaine finit par s'immiscer dans ses travaux: «Dans tout mon travail ou presque, il y a cette figure humaine, des silhouettes qui se rencontrent sur des places, dans des espaces, jusqu'à hanter la *Divine Comédie*». Quant à la capitale italienne, elle est devenue un véritable point d'ancrage pour l'artiste qui n'a eu de cesse d'y retourner depuis. Pour Claire, «Rome, c'est la maison aussi».

La rencontre avec Dante

Lors de ce premier séjour en Italie, Claire Nydegger se confronte à la *Divine Comédie* (1307-1321) de Dante Alighieri, qui marque profondément le début de sa carrière artistique. C'est à Rome que cette œuvre littéraire prend soudainement du sens: «Je trouvais des correspondances entre le travail que je faisais à ce moment et ce que je lisais chez Dante.»

«C'est le carnet de croquis qui est devenu l'atelier»

En 1987, à son retour difficile en Suisse, Claire Nydegger se plonge corps et âme dans son projet de représenter l'Enfer et le Purgatoire de Dante. N'ayant pas d'atelier alors, c'est «le carnet de croquis qui est devenu l'atelier» et qui a accueilli ses dessins. De ces croquis sont nées des gravures et des peintures illustrant le célèbre poème de Dante, qui l'absorbent pendant plusieurs années.

Une artiste «curieuse de tout»

Curieuse de tout, Claire Nydegger se consacre dès 1989 aux livres d'artiste. «Comme j'étais jeune et que personne n'aurait voulu m'éditer, j'ai décidé de le faire moi-même»; c'est ainsi que la jeune femme crée sa propre maison d'édition Perdtamps. Cette activité parallèle lui permet de travailler sur le livre en tant qu'objet, en assurant sa conception de A à Z. C'est ce côté artisanal dans le processus de création du livre qui l'attire, mais également les collaborations qui en découlent, avec des écrivains contemporains et un graphiste, Enzo Messi, qui compose la mise en page. Une manière, aussi, de faire dialoguer les deux domaines qui la passionnent à travers l'association du texte et de l'image. Après la naissance de ses deux fils, Claire Nydegger s'engage en 2001 «pour ses confrères, les



Claire Nydegger, livres d'artiste, Editions Perdtamps, Saint-Prex.

artistes», en acceptant de diriger la galerie du centre culturel de Morges, Rouge. Claire a ainsi pu mettre en pratique ses envies en organisant des expositions, des concerts et des ateliers pour enfants jusqu'en 2006.

Ses activités aujourd'hui

Chez Claire, «les choses prennent du temps, le temps de germer». Ainsi, après avoir retravaillé des peintures à l'huile réalisées une dizaine d'années auparavant autour du thème du cercle, elle les présente en 2013 à la Fondation de l'Estrée à Ropraz, où ses œuvres prennent un sens nouveau. Exposés alors aux côtés du carnet de croquis de la *Divine Comédie*, ces cercles ou planètes apparaissent soudainement comme une interprétation évidente du Paradis de Dante, que l'artiste n'avait jusque-là pas réussi à illustrer.

Une interprétation évidente du Paradis de Dante

Depuis cinq ans, Claire Nydegger enseigne le dessin à la Haute Ecole de Fribourg. «Après des années de

traversée solitaire, c'est le bon moment pour transmettre tout ce que j'ai accumulé, et le contact avec la jeunesse me passionne.» Tous les chemins menant à Rome, elle propose à ses étudiants des académies d'été afin de découvrir la ville par le dessin. Ayant toujours été très productive, Claire Nydegger nous confie avoir un nouveau projet de livre à illustrer. Le dernier en date, s'intitule *I limoni/Les citrons*, un poème d'Eugenio Montale illustré et édité par l'artiste en 2013. Sous forme de leporello à découvrir derrière une couverture jaune acidulé, le poème se déploie sur un fond aux tonalités grises avec lesquelles viennent contraster quelques citrons vifs aux formes simples, épurées et dynamiques, qui caractérisent le style de l'artiste saint-preyarde. •

Kathleen Vitor

A découvrir actuellement : exposition virtuelle Les Visions de Dante de Claire Nydegger, sur le site de la BCU - <http://wp.unil.ch/cnydegger/>.

Rock & rural

MUSIQUE • Le Bad Bonn à Guin, à la fois club et café, programme une centaine d'événements musicaux par an, ainsi que le festival suisse le plus renommé en matière de rock alternatif, le Kilbi – dont les billets ont une espérance de vie plus maigre qu'au Paléo. Comment cette petite institution campagnarde est-elle devenue si réputée? Rencontre avec le boss, Daniel Fontana.

Le samedi 2 mai, en bordure de la Ville de Guin (ou Dürdingen – pour les germanophones), dans le canton de Fribourg, la nuit tombée sous une pluie froide et soutenue, dans une petite maison de campagne perdue au milieu des champs, une centaine de personnes se rassemblent pour écouter Black Yaya, ex-Herman Düne, lors d'un concert intimiste et néanmoins jovial, entraînant, somme toute mémorable. L'auteur-compositeur-interprète s'était réjoui de sa venue au Bad Bonn, qu'il avait qualifié auparavant de «mondialement acclamé et incontestable meilleur endroit d'Europe» sur sa page Facebook.

Impressionnant pour une salle qui n'est pas grande (250 places), pas belle, pas bien desservie et pas facile à trouver. Mais pas étonnant quand on tient compte de la richesse de la programmation, des prix abordables, du paysage bucolique, de l'ambiance unique qui y règne et de l'histoire qui l'habite.

Des origines aquatiques

Le Bad Bonn tient son nom des anciens bains thermaux de Bonn, une institution autrefois très visitée qui comptait soixante chambres. Le village, avec son hôtel, son église et ses maisons, a été englouti par le lac artificiel lors de la construction du barrage de Schiffenen sur la Sarine en 1963. Après le naufrage de leur établissement, les propriétaires disposent d'un terrain non loin des rives où ils bâtissent leur modique restaurant de campagne. En 1991, Daniel Fontana, un gars de la région, loue le bâtiment avec des copains sans projet précis et invite des groupes de *black metal* à venir se produire de temps en temps. Ainsi naquit le Bad Bonn: quasiment par inadvertance. Par la suite, la programmation se diversifiera jusqu'à devenir parfaitement éclectique, et

Daniel deviendra propriétaire, en plus d'être le fondateur, le programmeur et le coordinateur du café-club. Actuellement, le Bad Bonn représente environ six postes à 100%, une quinzaine d'ingénieurs son et autant de barman, plus quelques bénévoles qui se proposent pour cuisiner pour les artistes. Au bureau, à l'étage, ils ne sont que trois.

«J'aime les groupes qui osent aller sur scène et faire des erreurs»

L'art du repérage

En regardant le programme, on trouve beaucoup de groupes suisses mais pas-que, et énormément de styles différents. La seule constante réside dans la diversité, dans l'originalité et souvent dans l'exclusivité. Il ne s'agit pas de suivre les tendances ou d'inviter des artistes pop que l'on voit déjà partout pour faire du chiffre. «Je n'ai jamais écouté le public, confie Daniel. J'ai toujours fait ce que je voulais.» Et ça marche. Le Bad Bonn et le Kilbi assument un rôle de découvreurs d'artistes, et ils ont un public à la fois fidèle et ouvert aux opportunités musicales qu'ils leur offrent. Pour le programmeur, il est important d'avoir de petites exclusivités et de prendre des risques pour garantir l'identité d'un lieu. Il ajoute: «C'est bien d'avoir des groupes que certains vont trouver nuls, pour avoir des réactions. J'aime les groupes qui osent aller sur scène et faire des erreurs.»

Lorsque nous lui demandons par quels biais lui-même découvre de nouveaux potentiels, il répond qu'il aime surtout demander conseil aux musiciens qu'il invite. «Je demande souvent quel était pour eux le meilleur concert de l'année. Parce que là tu as au moins une chance de tomber sur des groupes dont la presse ne parle pas.» Son travail consiste à chercher plutôt qu'à réagir aux e-mails que tout le monde reçoit. Il déplore l'uniformité du paysage musical suisse (notamment au niveau festivalier) et critique la



Vue aérienne du Bad Bonn Kilbi en 2012, avec le lac de Schiffenen en arrière-plan.

«programmation au catalogue», qui consiste à choisir parmi une liste d'artistes en vogue et en tournée.

Les contacts avec les artistes, bien sûr, sont moins directs qu'autrefois: tout passe par les managers. Toutefois, de nombreux artistes regardent et valident les endroits où ils vont jouer, et ils sont beaucoup à apprécier l'atmosphère rurale et chaleureuse du Bad Bonn – à l'instar de Bonnie Prince Billy, qui, en amour avec le club, est venu plusieurs fois.

Le gourou des festivals

Du 28 au 30 mai prochains, le Kilbi rugira dans la campagne fribourgeoise pour sa 25^e édition. Inutile de préciser que le festival a commencé très petit, avec trois groupes et une petite tente, durant une fête folklorique où l'accordéon régnait jusque-là. En allemand, «Kilbi» signifie «Bénichon», une tradition populaire dans le canton. «C'est un joli nom qui fonctionne dans toutes les langues, j'ai décidé qu'on allait garder ça» raconte Daniel. Le festival compte aujourd'hui un camping et deux grandes scènes sous chapiteau en plus du Bad Bonn, une forme qu'il a prise en 2011 et qu'il gardera longtemps puisque les organisateurs n'ont nullement envie de s'agrandir. En effet, la petite taille du festival présente des avantages logistiques et est fortement appréciée des spectateurs – à l'exception de ceux, frustrés, qui n'ont pas réussi à avoir l'un des 2500 billets disponibles pour chacun des trois jours. Cette année, la billetterie était *sold out* après une demi-heure. La réputation du Kilbi n'est plus à faire, et celui-ci n'a pas besoin de têtes d'affiche pour attirer la

foule – même si, disons-le, les Black Angels et Thurston Moore, ça en jette déjà sur le papier.

Cette foule présente deux caractéristiques. La première, fort appréciable pour nous autres, profonds Romands, voisins des Français ancrés sur l'arc lémanique, la première disais-je, c'est le bilinguisme. Quel plaisir que d'y côtoyer nos amis les Totos et de piétiner le Röstigraben comme s'il n'existait pas! Ici, toutes les Suisses se rencontrent et se mélangent. La seconde caractéristique est que ces Suisses-là, amateurs de musique indé et de convivialité, sont des gens respectueux et responsables. Daniel Fontana se dit «super détendu» pendant le festival, qui est bien organisé et bénéficie d'une autorisation pour ouvrir et passer de la musique jusqu'à 6 h ou 7 h du matin. Ainsi c'est le soleil qui s'occupe de renvoyer les derniers fêtards dans leur tente. «A 6 h le matin, quand les gens dansent encore sur la terrasse, c'est assez extraordinaire», commente Daniel.

Piétiner le Röstigraben

Avant cela, vers 3h, on allume un feu de bois autour duquel les spectateurs, fascinés, viennent se réchauffer. Nous évoquons ce moment solennel, qui inspire au programmeur une belle métaphore de fin: «Le feu c'est la merde, les gens c'est les mouches.» On peut généraliser le phénomène au Kilbi tout entier, notre maître à penser, et à nous, les adeptes convaincus. •

Jeanne Guye

INFOS PRATIQUES

Horaires du café: ma-je 16h, ve-di 10h (fermeture entre minuit et 3h)

Accès: 15' à pied au nord de la gare
Menu à 12.- le vendredi midi (sur réservation) & brunch dominical 1x/mois
Prix standard des billets (2 concerts): 25.-
Abonnement annuel à 400.- (Kilbi inclus)
www.club.badbonn.ch

Attia et Atlas

«Les blessures sont là» est le titre de la prochaine exposition du mcb-a dédiée à l'artiste contemporain Kader Attia. A voir du 22 mai au 30 août au Palais de Rumine.

Depuis plusieurs années, le Musée cantonal des Beaux-Arts à Lausanne poursuit une série d'expositions monographiques consacrées à des artistes importants sur la scène contemporaine internationale – tels que Tom Burr, Alfredo Jaar ou Renée Green, pour n'en citer que quelques uns. La prochaine ouvre à la fin du mois et présentera une importante rétrospective de l'artiste franco-algérien Kader Attia, travaillant à Berlin, avec un accent particulier sur les pièces les plus récentes (certaines ayant été conçues pour l'occasion). Le commissariat de l'exposition est assuré par Nicole Schweizer, qui nous a indiqué les raisons pour lesquelles elle a invité l'artiste.

A la fois installateur, photographe et vidéaste, l'artiste déploie une grande palette de médias pour parler du monde, ou plutôt des mondes et de leurs relations – le monde occidental face à l'Autre, le monde d'aujourd'hui confronté à celui d'hier, les choses présentes suggérant des choses absentes, et réciproquement. Le travail d'Attia interroge l'histoire, la politique, la culture, l'artisanat, le corps humain. Celui-ci est nourri en partie par l'expérience de l'artiste, qui a grandi en France et en Algérie et a passé plusieurs années au Venezuela et au Congo.

Il est un thème central qui se dégage des œuvres exposées pour «Les blessures sont là», suggéré par le titre: la question de la réparation, qui traverse tous les domaines de la société mentionnés plus haut. Une notion qui convoque automatiquement les dichotomies entre l'avant et l'après, entre le visible et le masqué, entre le responsable et l'accidenté – des oppositions qui ont pourtant tendance à se brouiller quand on y regarde de plus près.

Attia a été exposé et remarqué dans de nombreuses grandes villes lors d'expositions personnelles, ainsi qu'à la 50^e Biennale de Venise en 2003, à la Biennale de Lyon en 2005 et à la DOCUMENTA (13) à Kassel en 2012. Il s'agit toutefois de sa première apparition majeure en Suisse, et le mcb-a s'en fait un honneur. •

Jeanne Guye

Le monde selon Colomb

Tout au long de l'année, *L'auditoire* a dépoussiéré sa bibliothèque romande et vous a présenté les livres qui ont fait des remous dans le Léman. Pour finir en beauté, trois romans de Catherine Colomb: *Châteaux en enfance* (1945), *Les esprits de la terre* (1953) et *Le temps des anges* (1962).



Les livres de Catherine Colomb se décodent comme de la poésie. Ils se passent au bord du même lac, dans la première moitié du XX^e siècle; mettent en scène des familles, des saisons, des héritages. Mais les lois auxquelles ils obéissent ne doivent rien à la narration telle qu'on la connaît.

«Jenny laissa tomber le canevas où elle brodait à minuscules points de croix deux petits sapins vert tendre, un dragon chinois rose, l'alphabet, les chiffres de ses brèves années; elle se plaignit d'un violent mal de tête.» C'est la scène d'ouverture de *Châteaux en enfance*. Cette Jenny, en resurgissant beaucoup plus tard, aura peut-être changé de prénom, ses dragons seront vert et rose. Dans l'intervalle, on aura vu défiler les Laroche, les Angenaisaz, une demi-douzaine de domestiques qui s'appellent tous Bembet; on assiste à un baptême, une lampe tombe sans se briser. Et parvenu aux «fleurs futures» qui closent le texte, on se découvre hanté par des images tenaces. Il faut relire.

Dans *Les esprits de la terre*, trois frères doivent se partager deux maisons (leur sœur, elle, a eu un jour l'idée d'être folle, pour échapper à la pitié). C'est César, l'aîné, qui perd. Une impression de réalisme se dégage de ces pages, mais l'univers que l'on croit reconnaître est transposé, tout sonne un quart de ton

plus haut que la réalité: les gens meurent en se penchant pour cueillir une fleur, le vent change de force lorsqu'un malheur arrive, on entend frémir des tours abattues il y a longtemps. Un officier français reproche à Isabelle, la nièce de César, de ne pas coudre de filet; dans la phrase suivante, le dernier prétendant de la jeune femme, pour entrer chez elle, doit écarter «les filets suspendus aux fenêtres, aux portes et autour des lampes». C'est ce qu'il y a de vertigineux chez Colomb: les bonds par-dessus les époques, la description au plus près du travail des années, qui prolifèrent brusquement comme les filets d'Isabelle.

Le temps des anges prolonge cette recherche en développant sa dimension réflexive: «Qui a dit ça? qui a parlé?» La narration, prompt aux digressions, se rappelle à l'ordre: «C'est uniquement la trace d'escargot de Godefroy Budiville qu'il faut suivre.» L'écriture évolue, mais c'est toujours le même monde – quoiqu'en plus sombre, plus secrètement violent –, où les morts s'attardent, «ramènent sur leurs épaules leurs pèlerines de laine»; un monde empli du bruit du lac (bientôt recouvert par celui de l'autoroute), des raisins sur ses rives et de la glace qui emprisonne les mouettes.

Énigmatique, l'œuvre de Catherine Colomb pourrait sembler hermétique, sans cette ironie cruelle qui intrigue et cette langue qui accroche. Obsédée par le travail de la mémoire, la romancière force le lecteur à faire fonctionner la sienne, à s'appropriier comme des souvenirs personnels les vies de ces gens modestes et dépassés qu'en dépit de leurs faiblesses elle enlumine avec soin. Il n'y a pas jusqu'à la belle-sœur de César, monstrueuse et ridicule, avec sa tête «grande comme le globe terrestre», qui n'ait droit à ses moments de grâce – par exemple lorsque, pleine de regrets, elle repense comme à un amour perdu à cet homme qui l'avait abordée et à qui, méfiante, elle n'avait pas répondu à temps, un jour, à Venise. •

Bruno Pellegrino

«Comme un dirigeable»

A l'intersection du dessin et de la musique se situe l'œuvre de John Stump (1944-2006). Eclairage sur un compositeur méconnu du XX^e siècle.

Chacun de nous a sans doute reçu quelques bases de solfège: des noires, des blanches, des croches et des rondes joliment arrangées à la suite sur une partition... Avec John Stump, nous en rencontrons désormais des vertes et des pas mûres: en effet, ce compositeur américain méconnu a réinventé la partition musicale en couvrant littéralement les siennes de notes, parfois regroupées en colonnes ou en pyramides, et de symboles incompréhensibles (même pour un musicien chevronné). De plus, des indications tout à fait cohérentes telles que «comme un dirigeable», «pas de marionnettes, s'il vous plaît», «libérez les pingouins» et «insérez des cacahuètes» agrémentent avec humour ces feuillets, plus graphiques que musicaux, puisque matériellement injouables, à moins de disposer d'un bon logiciel informatique.

Ainsi, le son qui en résulte est très chargé, perturbant, voire psychédélique. Mais surtout, il reste en tête encore plus que le thème de *Tetris*: à titre d'exemple, citons *Death Waltz* (1980), harmonieuse malgré la quantité de notes jouées simultanément. Pour les intéressés, une version synthétique a été postée sur YouTube (*Death Waltz Synthesia*).

Malheureusement, nous ne connaissons que peu le personnage de John Stump et l'une des rares sources à son sujet est un article rédigé par son neveu, dans lequel il évoque un homme timide, amusant et brillant. Quoi qu'il en soit, le matériel artistique de ce compositeur peut être admiré dans l'une des universités de Washington, exposé comme un tableau auquel il est possible de redonner vie par la musique. En revanche, écrit Stump, il faudra sans doute «passer par une défibrillation pour venir à bout [de l'un de ses morceaux]... Que ne ferait-on pas pour l'amour de l'art? •

Jérémy Berthoud



Heureuscope

L'été nous réserve chaque année son lot de surprises, agréables et déplaisantes. Pour vous éviter certains désagréments, nous avons rédigé quelques prédictions qui vous aideront – nous l'espérons – à vous préparer au pire ainsi qu'au meilleur.

Bélier

21.03-20.04

SWAG Vous vous trouverez bientôt un nouveau domicile, là où personne ne viendra vous enquiquiner.

CRAIGNOS En drague, vous aurez tendance à pratiquer le rentre-dedans et à enfoncer vainement toutes les portes ouvertes. Travaillez votre tact.

YOLO Initiez-vous aux sports de l'extrême (*base jumping*, catch, badminton) et boostez votre adrénaline pour entrer en communion avec votre moi intérieur.

Cancer

22.06-22.07

SWAG Préparez-vous à rencontrer l'amour prochainement! Indice: cette personne est fan de Scorpions.

CRAIGNOS Votre timidité croît en vous comme une tumeur. Pour la soigner, commencez par faire la conversation à votre grille-pain.

YOLO Lancez-vous ensuite dans la télé-réalité (et suivez les traces de Nabila, quitte à poignarder votre amant-e). Faites-vous tatouer "carpe diem" avant.

Balance

23.09-23.10

SWAG Votre franchise mettra à mal bien des injustices. Vous êtes le Robin des hôtes de ces bois.

CRAIGNOS Une prise de poids en perspective... attention aux mojitos.

YOLO Puisque vous n'avez jamais été convaincu par un mode de vie plutôt qu'un autre, changez d'orientation sexuelle, voire de sexe, pour essayer. Vous pourriez par exemple devenir frigophile (les personnes attirées par les frigo).

Capricorne

22.12-20.01

SWAG Votre persévérance vous fait triompher dans votre domaine (diplôme, augmentation, promotion). Pour vous, au travail, c'est amour, gloire et beauté, et beaucoup vous envient.

CRAIGNOS Votre prudence vous empêche de saisir les belles occasions qui se présentent à vous.

YOLO N'ayez plus peur du changement. De toute manière vous serez trop prudent-e pour suivre ce conseil...

Taureau

21.04-21.05

SWAG L'été sera très sensuel, grâce à votre charme et votre chic. Vos coudes sont votre atout séduction n°1. N'oubliez pas la crème hydratante.

CRAIGNOS Vos principes conservateurs anti-contraception engendrent des problèmes de grossesse.

YOLO Allez voir autre chose et cultivez une plantation de tomates cerises en Espagne pour ouvrir votre esprit. P.S. n'oubliez pas votre pagne.

Lion

23.07-22.08

SWAG Votre production artistique sera bientôt sous le feu des projecteurs. Vous serez enfin reconnu pour vos talents créatifs.

CRAIGNOS Votre mauvaise foi risque de vous faire fermer les yeux sur votre mode de vie. Non, les stupéfiants à haute dose ne sont pas bons pour vous. Posez cette paille immédiatement.

YOLO Partez en cure de désintox. Vite.

Scorpion

24.10-22.11

SWAG C'est un coup de foudre qui vous attend dans les mois qui suivent. Indice: vous rencontrerez cette personne à un concert.

CRAIGNOS La lune vous prédit une mort lente et douloureuse. Restez loin des couteaux.

YOLO Si vous survivez, partez élever des hamsters alcooliques en Russie sub-continentale. Pour vous remettre, vous aurez besoin de quitter votre quotidien un moment.

Verseau

21.01-19.02

SWAG Votre nouveau sujet d'étude pourrait bien révolutionner la société et vous attirerez l'attention de vos contemporains.

CRAIGNOS Mais les gens sont si hypocrites... On abuse de votre générosité et vous perdrez le brevet de votre invention.

YOLO Simulez votre mort sur les réseaux sociaux pour faire le tri dans vos amis. Ainsi, vous pourrez reprendre le contrôle de votre vie.

Gémeaux

22.05-21.06

SWAG Votre intelligence et vos talents de manipulateurs vous permettront de mener une double vie à l'insu de vos proches. Mais attention, à votre chat qui se doute de quelque chose.

CRAIGNOS Votre schizophrénie pourrait s'aggraver. Surtout, souvenez-vous que vous n'êtes pas une théière.

YOLO Allez au casino et misez tout sur le 13 à la roulette. La chance vous sourira!

Vierge

23.08-22.09

SWAG Votre curriculum vitae impeccable laisse présager une offre d'emploi très alléchante.

CRAIGNOS A cause de votre perfectionnisme, vous ne tiendrez pas vos échéances de fin d'année et vous souffrirez du syndrome de la feuille blanche... Courage!

YOLO Pour les plus délurés, entrez dans les ordres. Pour les autres, commencez la pôle-dance aquatique, une pratique méconnue et prometteuse.

Sagittaire

23.11-21.12

SWAG Mercure et Pluton vous promettent un voyage solitaire (intérieur ou extérieur) enrichissant. N'oubliez pas le baume du tigre pour votre main droite.

CRAIGNOS Vous pourriez vous blesser lors d'un accident de chasse (au sens propre ou figuré).

YOLO Fondez une famille, histoire de vous sédentariser un peu. Et si vous ne trouvez personne, adoptez un chaton.

Poissons

20.02-20.03

SWAG Vos proches seront absents cet été, mais ce n'est pas grave car vous supportez bien la solitude grâce à votre imagination débordante.

CRAIGNOS Votre narcolepsie et vos absences fréquentes vous feront passer pour un *freak* auprès des inconscients, ce qui rendra les approches difficiles.

YOLO Assumez votre côté farfelu et revendiquez vos positions. Créez votre parti politique pour l'amour de l'Art et du lard: vous trouverez des adeptes.



Parmi les réactions suscitées par les e-mails envoyés à l'ensemble de la communauté universitaire à chaque nouveau numéro, certaines font preuve d'un lyrisme et d'une créativité rares. En voici deux qui ont bien mérité de figurer dans nos pages. Un grand merci à leurs auteurs.

«D

éjà, oui, nous aussi ça nous surprend. Est-ce de l'ironie ou de la rhétorique ? Pensez-vous réellement que la communauté universitaire reçoit avec une indifférence surprise l'Auditoire d'aujourd'hui ? Ou, comme ces poètes s'excusant de leur maladresse littéraire dans le préambule d'un texte dont ils savent qu'il sera acclamé, écrivez-vous cela en étant conscient-e-s que votre message a été attendu par beaucoup, par certains même fiévreusement ?

Ce matin, ces lecteurs, presque dépendants, ont été sauvés en recevant leur dose mensuelle de légèreté estudiantine. L'un a lu patiemment votre long message, ponctuant chaque phrase d'un sourire, l'autre a fait défiler sans ménagement la fenêtre vers le bas de la page pour découvrir ce qu'il peut gagner en feignant de le lire jusqu'au bout, la plupart se contentera de le jeter (sacrilège !) pour se précipiter vers la caissette la plus proche et se procurer son exemplaire. Dans tous les cas, ils passeront le reste de la journée béats, sachant qu'ils ont désormais, dans leur disque dur saturé, le tiroir de leur bureau encombré ou leur sac Freitag usé, un Auditoire tout frais dans lequel ils pourront aller chercher le bol d'air dont ils ont besoin. Mais ces 24 pages sont bien peu de choses. Jour après jour, leur charme va s'épuiser. On se tournera alors en vain vers le site, les blogs, attendant avec impatience le prochain message de Mme Chave, qui chassera définitivement une crise de manque imminente.

Vous devez à votre tour vous demander si c'est de l'ironie ou de la rhétorique (à moins que cela vous soit égal car vous vous fichez de ce que j'écris, au quel cas vous arrêterez, c'est préférable, votre lecture ici). Sachez pourtant que cela est tout à fait sincère. Etudiants, nous prêtons souvent peu d'attention à l'Auditoire car il n'apporte rien à notre quotidien. Nous avons nous-mêmes apporté notre contribution aux âneries magistrales prononcées lors du dernier blind test. Nous n'avons pas besoin de connaître l'agenda des soirées à venir

car nous y participerons, souvent sans même savoir comment, pourquoi et avec qui. Nous savons qu'un apéro peut avoir lieu en toute impunité à 11h un vendredi et qu'on peut tout aussi impunément l'écrire à tous-unil.

Mais avez-vous songé à l'éclair que cela peut produire dans le quotidien d'un brave employé de l'université, sagement assis à son bureau, concentré à sa tâche, qui sent soudain, à la lecture de votre message, palpiter en lui la liberté, l'insouciance jouissive, la légèreté qui ont animé sa vie d'étudiant. A nouveau il se sentira complice de la jeunesse qui l'entoure. Au moment où il reçoit le message dévoilant le menu du nouvel Auditoire, l'ancien étudiant en lui se réveille, comme le comptable par le sifflet du train, au loin, dans la nouvelle de Pirandello. Cet appel au milieu de l'obscurité le saisit soudain et il s'exclame, un vendredi matin, en prenant conscience tout à coup du monde estudiantin qui s'agite autour de lui : «Oui, il connaissait la vie qu'on y menait. La vie que jadis il y avait menée aussi ! Et elle continuait, cette vie ; elle avait toujours continué pendant qu'ici, comme une bête aux yeux bandés, il tournait la barre du moulin. Il n'y avait jamais plus pensé !» (L. Pirandello, Le train a sifflé, trad. G. Piroué).

Cette longue salade assaisonnée de littérature correspond sans doute assez peu aux «trucs drôles» que vous demandiez en réponse à votre message. Mais après tout, vous avez vous aussi le droit de recevoir des messages interminables, avec le défi de les lire, ou non, jusqu'au bout.

Bien à vous,

Michaël Krieger»

«O

utilisons bien l'expression « trop bien », « trop bon », « trop beau » à toutes les sauces, ce qui nous différencie bien des Français qui peinent à comprendre ce mot du domaine de l'excès... - mais à force de lire tes romans (je reprends), j'ai presque l'impression de te connaître un peu.

En effet. J'aime tes goûts. C'est dit. J'aime la franchise (et le chocolat). Les petites pics (pas celles du porc). L'âgreur partielle et spontanée du style rédactionnel. La pointe d'humour quasi continuellement présente (comme celle du sel dans nos assiettes). Mais tout de même le sérieux qui s'en dégage (comme la tête de l'asperge qui sort de terre en ce début de printemps). C'est ni trop (encore!), ni trop peu.

Si j'aime tes goûts stylistiques rédactionnels, c'est bien peu dire. Car je ne connais pas tes vrais goûts. Les vrais. Oui. Les goûts culinaires. Ces goûts qui révèlent tout de la personne, son style de vie, sa philosophie, son passé peut-être, ses habitudes. Pourtant, ton mail regorge d'indices surprenants, originaux. A propos d'alimentation. Si dans l'Auditoire, il y en a pour tous les goûts (c'est merveilleux!), il y a en tout cas du sucré-gélatineux-coloré (par des colorants, on s'entend), le Flamby. Français. - à ce propos, l'aspiration (double sens) de Flamby ou marques plus banales, copies sans goûts, textures moins fermes, comme un challenge est un jeu intéressant. En quelques étapes, tu te retrouves avec un Flamby dans le ventre (c'est mieux que dans le c**), tout rond, tout lisse (oups):

[...]

Des goûts culinaires plutôt désordonnés peut-on interpréter en te lisant. Tout est désordre. Pourtant, dans la bonne cuisine, tout est ordre. Selon les grands chefs. Je n'imagine pas l'état de ta cuisine. Les couteaux mélangés aux fourchettes. Les verres avec les tasses. Les légumes avec les fruits.

Un penchant pour Starbucks (ou le contraire? je n'ai pas encore lu l'article)?

La crème, les additifs, la pauvreté des producteurs de café, les milliers de litres d'eau gaspillés. Tu aimes le café. Peut-être. Surement. Tous les étudiants aiment le café. Ou: ils aiment le café de par leurs besoins accrus. C'est ça les études. Et leur amour pour la dame des cafés de l'Anthropole (et pas la serveuse de Géopolis - na!).

Tu parles de Féculé. J'espère que c'est pas de la pomme-de-terre. Ou du hachis. Surtout lors du souper de clôture.

Tu aimes la bière. Notamment à Unilive. Ne pas en abuser, l'alcool est mauvais pour la santé. Mais tu arrives presque à nous donner envie avec les apéros de la FAE à 16h34 le jeudi. Tout est beau, tout est chaud là-bas aussi (comme l'Auditoire)? Amène une fois ma recette de Flamby, tout sera encore plus beau, encore plus chaud.

Le chocolat. Avant la pénurie. Rien qu'avec ce titre, tu m'obliges à lire l'Auditoire. C'est pas vrai. Je le lis tout le temps. Avec ou sans chocolat. Sucré donc. Encore.

Je ne peux prétexter un apéro en cette matinée dominicale, ni même une lecture intéressante de notre journal estudiantin préféré, car je ne l'ai pas encore chipé en courant entre deux séminaires, un café (avec chocolat bien sûr) et le marché. Entre le Flamby, le chocolat, le café, la bière et les apéros, on peut déduire que tu as la patate! J'espère que tu vas au marché de l'UNIL à Géopolis de temps à autre, car c'est peu sain ce style alimentaire! Désordonné. Pauvre (comme le bougre de Vélocité) en vitamines. Mais la lecture culinaroromanesque de ton mail m'a sustenté et je t'en remercie sincèrement! Si mon analyse dévoile peut-être, je l'espère, un peu, certaines facettes de ton alimentation, elle dévoile dans tous les cas de nombreux aspects de la mienne. Argh! Trahi par mes mots!

Timothée, un gourmand sans limite, un cuisinier amateur, un activiste pour une alimentation bonne, juste et propre.»

Au-delà du Dôme du Toner

Chien méchant
méchant



Du fond des âges, nous parvient un récit vieux comme le monde, et qui pourtant ne s'est pas encore réalisé. Réminiscences d'un avenir lointain, il nous annonce ce que nous connaissons déjà: la fin des temps et le perpétuel recommencement. Vous, les vivants qui goûtez la vie d'une seule bouche, prêtez vos deux oreilles à l'histoire d'hier et de demain.

Ma vie s'éteint, la vue se brouille, il ne reste plus que le souvenir. Je me souviens d'un temps où régnait le chaos, un temps de rêves brisés, de terres dévastées... Mais par-dessus tout, je me souviens du journaliste reporter indépendant (JRI) de la route. L'homme que nous appelions Max. Pour comprendre qui était cet homme, il faut revenir à une autre époque. Quand le monde s'informait par internet et que florissaient entre les mains des Hommes des tablettes numériques... Disparues, maintenant balayées... Pour des raisons aujourd'hui oubliées, la Municipalité de Lausanne décida d'interdire les grills et la musique dans les parcs de la ville. En réaction, les amateurs de feu de joie organisèrent une dernière schublig party sur gazon avant l'illégalité. Dans leur folie, ils laissèrent le gaz ouvert, et au premier briquet gratté, c'en était fini. L'incendie s'étendit à toute la planète, vidant les océans et dévorant la terre. Ne resta plus qu'un désert aride à perte de vue.

Internet disparut (parce que si on allume une toile, elle brûle), la télévision aussi (parce que). Le grondement des images hoqueta et s'éteignit. Seul le papier subsista, et les quelques journalistes survivants commencèrent à s'entretuer pour les dernières cartouches d'encre. Ils désertèrent les syndicats de la presse et se comportèrent en monstres égocentriques. Au lieu de s'unir pour garantir la pérennité de leur profession, ils s'entredéchirèrent. Mais bon, tout le monde était devenu fou, les journalistes n'échappèrent pas à la règle, hein, pas d'élitisme.

Des clans prirent forme. Désinformania, la gourou d'une horde de reporters fous, profita alors du chaos ambiant pour assassiner tous les rédacteurs en chef et regroupa sous ses jupons les plus sanguinaires et féroces défenseurs de la désinformation. Son but ultime: prendre le contrôle de la presse et, avec elle, celui des hordes misérables ébahies par l'information croustillante. De ce fait, elle contribua



Jean-Marc Richard, George Miller et Julie Collet

à faire couler l'encre du journalisme, grâce à sa mainmise sur les dernières cartouches existantes.

Mais résistait encore et toujours, dans un petit bourg déserté des mouches, un fier bastion de la presse indépendante qui défendait becs et ongles un journalisme local d'investigation et de qualité. Là, les kangourous écrasés pouvaient avoir leur colonne mortuaire et les bagarres à l'arme blanche étaient décrites seconde par seconde. Dirigée par la légendaire journaliste Ringedia, ce clan était en possession de la dernière imprimerie en activité.

Par une nuit sans lune et sans coyote, une colonne de silhouettes anonymes dandina vers ce dernier rempart de la presse libre. C'étaient des vautours du *20 minutes* qui venaient se repaître des cadavres des journalistes ayant essayé, sans succès, de s'emparer de l'imprimerie. Mais le carnage n'était que la devanture d'un siège: les sbires de Désinformania tentèrent de s'emparer de l'imprimerie. Un étranger, mystérieux taciturne, suivait les événements de près. "Mais... c'est l'homme que nous appelions Max, cet ancien rédacteur of the *Motherfucking Mad Magazine!*", s'écria Ringedia dans un élan d'ivresse. "Ô toi, Max du Mad, viens nous porter secours! Nous voilà, dans une impasse, forcés de quitter

notre imprimerie. Mais nous savons où nous rendre pour sauver la presse." Après réflexion, le JRI de la route accepta de prêter main forte aux pauvres hères prisonnières (il faut dire que Ringedia était quand même sacrément bonne). Il embarqua avec elles à bord du bus des P'tits Zèbres (qu'il avait récupéré une nuit non loin du cadavre de Jean-Marc Richard), s'installa au volant et ils partirent au petit matin, tandis que les sbires de Désinformania commençaient à partager le festin avec les vautours du *20 minutes*.

Commença alors une cavale des plus rocambolesques, entre dunes de sable ocre sous le soleil couchant et horizons s'enfuyant au loin comme la route défilait. Max, à moitié mad, donna du volant: wheelings super chouettes, plein de sable partout, des boomerangs qui volent et des pneus qui crissent.

Enfin hors de danger, Max laissa ses compagnons atteindre seuls leur destination: le Dôme du Toner. Là-bas, ils pourraient relancer les rotatives et faire revivre la presse. S'enfonçant dans le désert, sa silhouette se détachant derrière lui, le JRI de la route retourna à sa solitude. Sur la route de *Mad*, y sonna pour la dernière fois le klaxon du bus des P'tits Zèbres. •

Les P'tits Zèbres